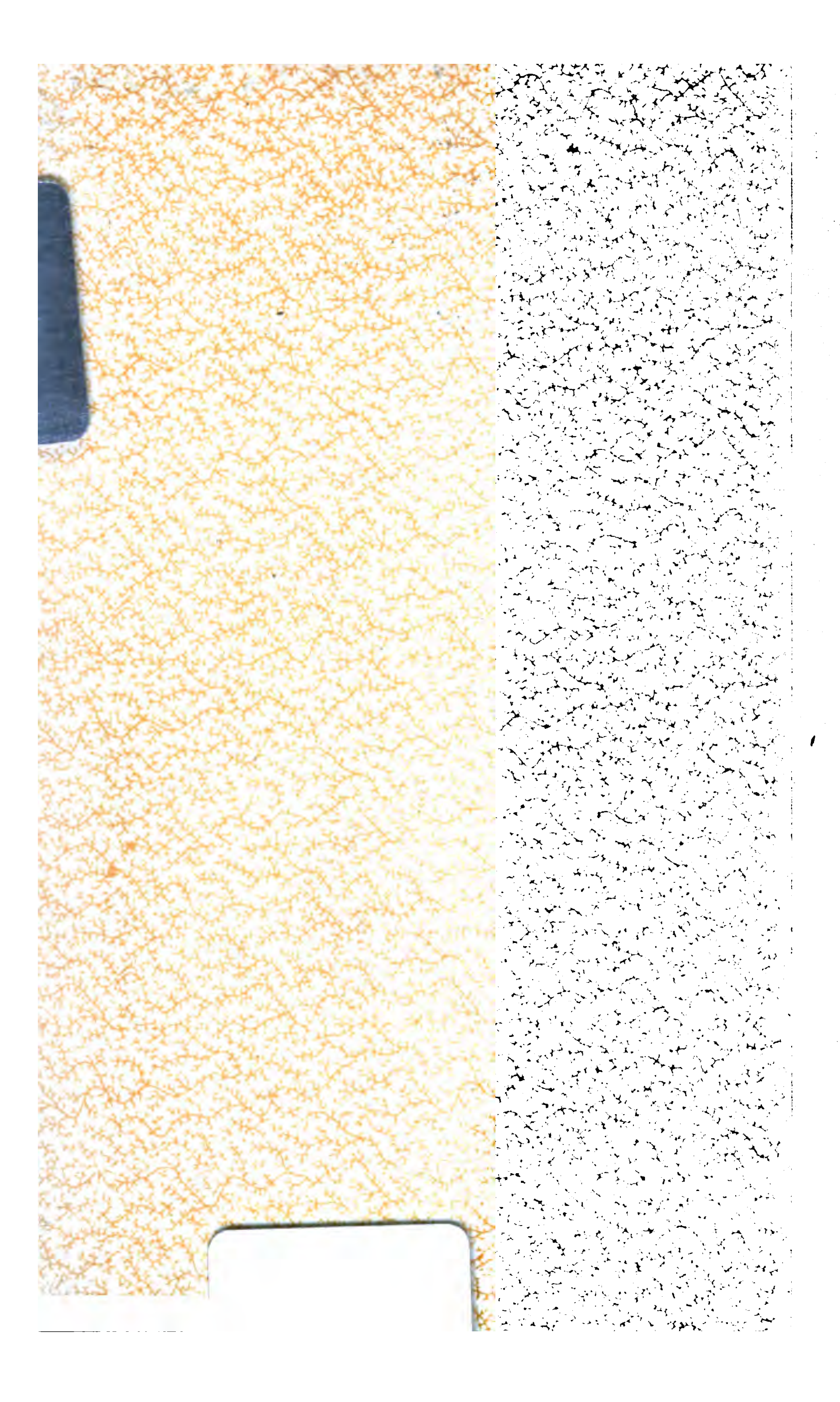
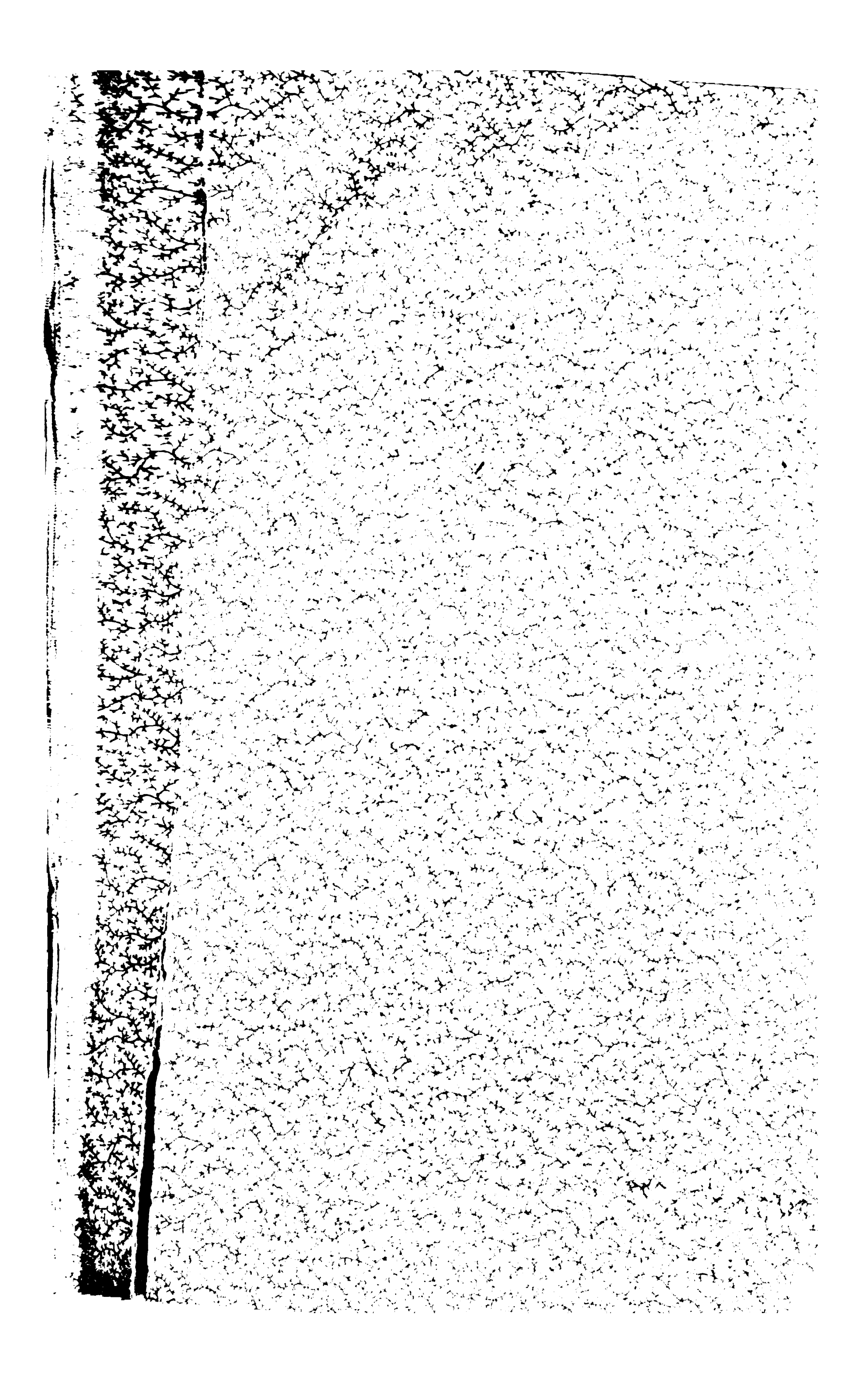
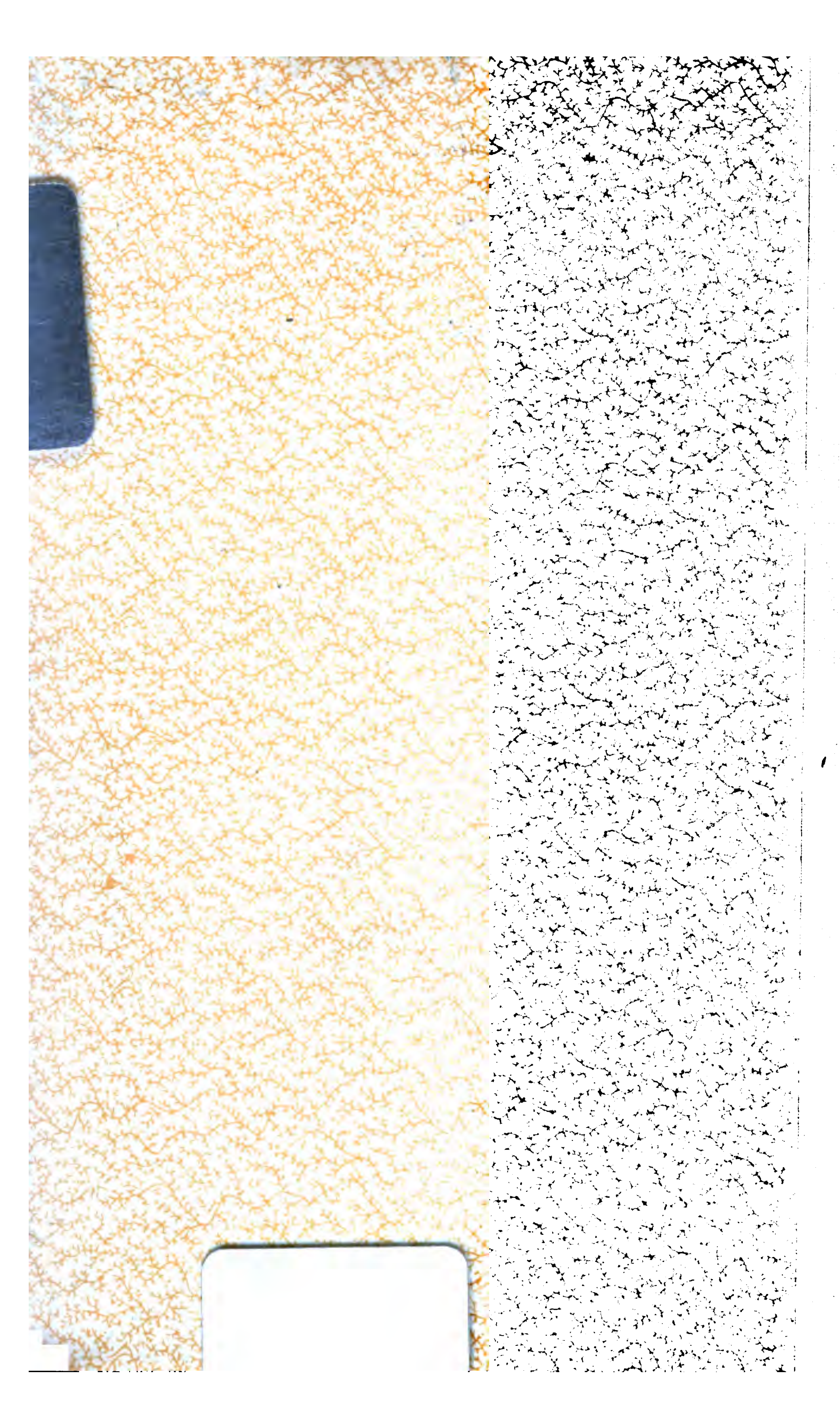






BH

Tahiti

ESSAI
SUR L'ISLE D'OTAHITI,

SITUÉE

DANS LA MER DU SUD;

ET

SUR L'ESPRIT ET LES MŒURS

DE SES HABITANS.

par Taitbout



A AVIGNON;

Et se trouve A PARIS,

Chez FROULLÉ, Libraire, Pont Notre-Dame.

M. DCC. LXXIX.



A MADAME ***.

CE Peuple né pour la Vertu,
Que n'a-t-il le bonheur, Églé, de vous connaître!
Le vice en vous voyant paraître
Serait pour jamais confondu;
La pudeur brillerait de ses graces nouvelles;
Vertueuses dès leur printems,
Les femmes, comme vous, n'en seraient que plus belles,
Et les maris moins inconstans.



AVERTISSEMENT.

LE Peuple dont on entreprend de décrire les mœurs & les usages, est une des Nations des Indes plus intéressante encore par la forme de son administration intérieure relativement à elle-même, que par l'utilité qu'elle peut procurer aux vues politiques de l'Europe. Ce Peuple est donc plus susceptible d'être considéré philosophiquement, que politiquement. La découverte de l'Isle, qui n'est pas ancienne, & la connaissance de ses habitans, sur l'esprit & le caractère desquels on n'a eu jusqu'à présent que des notions fort obscures, ne peuvent

procurer à la curiosité que peu de faits, qui ont exigé beaucoup de recherches & d'étude, par les difficultés qu'il y a eu à surmonter pour s'en assurer. Les Voyages autour du monde de MM. Bank *&* Solander, *de M.* Cook, *celui de M.* Bougainville: *les réflexions judicieuses de ces savans Navigateurs; celles d'un autre ordre d'hommes non moins éclairés, ont servi essentiellement à la forme de cet Essai. L'opinion que nous avons nous-mêmes de leurs différens jugemens, nous a fait hazarder quelquefois d'ajouter nos sentimens aux sentimens de ceux qui consacrent leur tems, leurs avantages, & qui sacrifient même la portion la plus essentielle de leur existence, pour*

ſe livrer à l'étude des découvertes. Nous ſerons trop fortunés, ſi le récit que nous faiſons de leurs diſpoſitions peut flatter la ſenſibilité d'une eſpèce d'hommes qui eſt au-deſſus de tout éloge.



INTRODUCTION.

IL ſerait ſatisfaiſant pour l'eſprit humain, que la Philoſophie s'exerçât à donner des notions exactes & circonſtanciées ſur les mœurs, les uſages, le caractère & l'eſprit des Nations que nous nommons ſauvages, ſur les mœurs & coutumes des Peuples civiliſés ; & qu'elle formât par ſuite de cette maſſe de connaiſſances, un parallèle qui en démontrât la variété. Une pareille entrepriſe parvenue à ſon terme de perfection, ſerait peut-être, dans l'ordre moral, le *maximum* des connaiſſances humaines, d'après leſquelles on pourrait entrevoir de certains rapports

entre les hommes, & se fixer sur un degré connu de leurs opinions, relativement à des objets sur lesquels il y a eu tant de discussions, qu'il est presque impossible de rien déterminer. La découverte du Nouveau Monde, & celles que les Navigateurs ont faites depuis cette époque, prêtent beaucoup à démontrer que les hommes sont par-tout ce que le climat & l'opinion les rendent (*a*) : bons ou méchans, voilà

(*a*) Cette influence du climat & du sol sur le caractère & l'esprit des Nations, est palpable. On a observé que les Peuples qui habitent les montagnes & les pays couverts par les bois, sont chasseurs ; ils ont par conséquent les vices relatifs, la rapine & le vol : les habitans des plaines cultivées, dont la grande occupation est le soin de la terre qui leur procure la vie & l'aisance, ont des passions plus modérées,

les deux extrêmes. Il eſt un terme moyen, qui ſe rapproche infiniment de ces deux termes ; & c'eſt peut-être celui qu'il convient le plus de ſuppoſer à tous les hommes. Formons une courte analyſe de l'homme ſauvage & de l'homme civiliſé, & conſidérons les différences d'après les réſultats. L'homme ſauvage va nud, parce qu'il ne craint point les intempéries des ſaiſons, & qu'étant né libre, il ne porte rien qui lui aſſigne aucune marque de l'eſclavage : d'ailleurs ſes mouvemens acquérant dès l'enfance un degré de flexibilité qui s'ac-

---

plus tranquilles. Cette différence eſt manifeſte, ſi l'on veut y réfléchir.

croît en faiſant uſage de ſes membres, augmentent d'élaſticité en proportion de l'âge qu'il acquiert, & de l'habitude d'agir. Sa nourriture eſt infiniment ſimple & frugale ; elle ſe borne le plus communément à des végétaux : l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes lui étant inconnu, l'eau & le jus des fruits qui ſont ſa boiſſon la plus ordinaire, laiſſent fluer dans ſon ſang une lymphe pure, qui répandant ſa limpidité bienfaiſante ſur le genre de ſes nerfs extrêmement forts quoique élaſtiques, ajoute en même tems à la ſoupleſſe de ſes membres & à la rapidité de ſes mouvemens. Il eſt leſte à la courſe, parce qu'il n'a jamais été gêné par aucun lien qui por-

tât, obſtacle à l'uſage libre de ſes articulations. Sa force, qui eſt extrême, prend ſon origine dans la pureté de ſon ſang, qui reçoit continuellement par la ſimplicité des alimens, une fluidité ſuffiſante, qui eſt eſſentielle aux diverſes opérations du corps. L'exiſtence phyſique de l'homme ſauvage influe néceſſairement ſur ſon exiſtence morale. Il eſt franc & ſincère, parce qu'il ne connaît aucun ſujet de feindre, d'où réſulte eſſentiellement l'extrême confiance. Ses paſſions & ſes déſirs ne ſont pas exceſſifs ; ſon tempérament modifié par diverſes cauſes, eſt la cauſe de ſa modération. Il n'eſt point vindicatif ; ennemi de la haine & de

ces paſſions baſſes qui ont de tout tems dégradé l'eſprit des Nations où les Arts ont fait leurs trop rapides progrès, il a la colere & la vengeance du moment; elles ne peuvent avoir de longues ſuites, parce que l'action n'eſt pas réfléchie. Satisfaire à ſes beſoins, & n'être point gêné dans ſes habitudes, ſont les ſeuls biens qu'il cherche à ſe conſerver. Il ſait défendre ſa vie, ſa propriété, ſes biens, & ne cherche point à envahir ceux de ſes ſemblables. C'eſt ainſi que la nature a fait l'homme; content de ſon ſort parce qu'il n'en connaît point de meilleur, il contemple, il admire ſa bienfaitrice, & n'emploie point de

vains efforts pour la rectifier.

L'homme civilisé reçoit en naissant les premiers signes d'un esclavage, qui s'appesantit par degrés autant sur sa maniere d'exister, que sur sa maniere d'agir. Son enfance est soumise à une infinité de peines qui sont inconnues à la nature, & que l'art a fait naître, pour le danger de l'existence même. Ses cris sont l'expression de ses plaintes ; mais comme il est né pour la douleur, la sensibilité, compagne de la nature, semble se refuser à ses gémissemens, & toute la cruauté des hommes s'exerce sur son être faible & languissant. Cet état de langueur qui suit pas à pas les momens de l'en-

fance, n'eſt pas le plus grand mal qui l'attend. Parvenu à un terme d'accroiſſement où il commence à reſſentir les atteintes naturelles d'un développement néceſſaire, ce moment eſt l'époque fatale de ſon exiſtence ; il jouit de ſes droits, ſans pouvoir uſer des facultés qui en ſont inſéparables : on gêne pour lui la nature ; & gêné lui-même juſques dans ſa liberté, il n'en apperçoit que l'ombre, il eſt dans l'eſclavage. Si l'ordre phyſique eſt troublé dans ſa puiſſance, par des obſtacles à ſon extenſion, l'ordre moral ne l'eſt pas moins par diverſes influences. Le premier eſſor de la liberté apparente de l'homme civiliſé, ſe ma-

nifeſte par l'effet de ſes paſſions & de ſes goûts. Comme les premieres impreſſions qu'il a reçues étaient contraires à la nature, il ſe livre ſans réſerve à tout ce que la fougue & l'opinion lui ſuggérent. Avide de tout ce qu'il voit, emporté juſqu'à l'excès, cruel, ſi on oſe le dire, il rejette la voix de la raiſon même, pour la contraindre dans ſes loix. Accablé par les préjugés, qui ſont la ſuite de ſa faibleſſe, extrême dans ſes perceptions comme dans ſa maniere d'être, il tyranniſe ſes ſens mêmes, en cherchant le moyen d'en diviſer indéfiniment le pouvoir. L'illuſion qu'il ſe fait d'un prétendu bonheur, ſert à l'en éloigner, & le

rend victime de l'effet qu'il en attend. Il n'y a que la cessation des causes physiques, qui ont réduit l'homme dans un pareil état, qui puisse l'en soustraire, ou un effort de raison, dont les regles sont gravées dans son cœur, quand il veut les connaître & s'y arrêter. Il acquiert alors ce degré de sensibilité essentiel à toutes ses actions ; il trouve en lui des armes propres à le défendre contre les atteintes du préjugé & des fléaux qu'il entraîne. Son bonheur s'augmente en proportion des progrès qu'il fait dans ses réflexions sur l'absurdité de sa premiere existence, & sur les biens qu'il doit attendre, en se confor-

mant

mant aux loix ſublimes de la raiſon & de la nature.

Ce tableau ſommaire de l'état phyſique & moral des Peuples ſauvages & des Peuples civiliſés, conduit naturellement à conclure qu'il y a cette différence entr'eux, que les premiers ſont de petites Nations diſperſées, ſur leſquelles l'opinion n'ayant aucun droit immédiat, elle ne peut y avoir une influence générale; au lieu que les Peuples civiliſés ſont de grandes Nations, qui, pouvant ſe réunir, peuvent former un tout d'intérêts & d'idées qui les rapproche des extrêmes que l'on a cités. Il réſulte donc de cette différence un enchaînement naturel de faits analogues & relatifs qu'il ſerait

important de connaître; d'où l'on peut tirer les conséquences suivantes qui tiennent à l'esprit politique de toutes les Nations.

1°. Que les différens Peuples des Isles sont plus portés à la liberté que les Peuples des continens, parce que les Isles sont ordinairement d'une petite étendue; une partie du Peuple ne peut pas être employée à opprimer l'autre; la mer les séparant des grands Empires, la tyrannie ne peut pas y prêter la main; les conquérans étant arrêtés par la mer, les Insulaires ne sont pas enveloppés dans la conquête, ils conservent plus aisément leurs Loix.

2°. Que les Peuples des con-

tinens sont esclaves en raison inverse de ce qui assure la liberté des Insulaires, parce que ceux-là étant réunis & dominés par les mêmes Loix, ils ne peuvent se soustraire aux actes de violence qu'entraînent nécessairement l'usurpation & la tyrannie ; qu'ils sont accablés par les forces réunies des conquêtes qui peuvent s'étendre à l'infini sans trouver le moindre obstacle.

3°. Que la cause qui produit tant de sauvages dans les Isles de l'Amérique, est, que la terre y produit d'elle-même & sans culture beaucoup de fruits dont on peut se nourrir. Si ces Peuples cultivent autour de leurs cabanes un espace de terre, le *Maïs* y

vient auſſi-tôt ; la chaſſe & la pêche libres achevent d'y mettre les hommes dans l'abondance. De plus, les animaux qui paiſſent y réuſſiſſent mieux que les bêtes carnacieres. La différence qu'il y a entre ces climats & l'Europe, eſt que, ſi on laiſſait en Europe les terres incultes, il n'y viendrait que des forêts, des chênes, & d'autres arbres ſtériles. Il eſt vrai que les hommes, par leurs ſoins & par des loix relatives, y ont rendu la terre plus propre à devenir leur demeure : on voit des canaux où étaient auparavant des marais & des lacs ; c'eſt un bien que la nature n'a point fait, mais qui eſt entretenu par elle.

4°. Qu'en général, quand les Nations ne cultivent pas librement les terres, voici dans quelle proportion le nombre des hommes s'y trouve. Comme le produit d'un terrein inculte est au produit d'un terrein cultivé ; le nombre des Sauvages dans un pays est au nombre des civilisés dans un autre pays, selon la même suite de proportions. Ceux-là ne peuvent donc pas former une grande Nation (*a*).

5°. Que par-tout où la tem-

(*a*) L'on ne craint point de dire que la plus grande partie de ces quatre articles a été puisée dans le Livre sublime de l'Esprit des Loix, ainsi que plusieurs Notes que l'on verra dans la suite de cet Ecrit. Où peut-on prendre de meilleures maximes, si ce n'est dans l'esprit de l'homme de génie qui les a si mûrement & si long-tems réfléchies ?

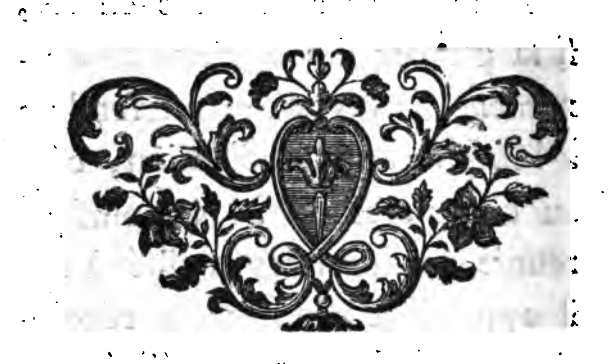
pérature de l'air est égale & douce, où la fertilité du sol répond à la douceur du climat, & le rend propre à recevoir & à nourrir toutes les plantes, tous les fruits viennent à une parfaite maturité, les animaux se multiplient, & leurs races se perfectionnent; où la nature enfin ne s'est pas bornée à enrichir la surface de la terre, & cache dans ses entrailles des trésors sans nombre. Un pays si favorisé de la nature paraît devoir être un établissement préféré, & l'objet particulier des principales vues des Peuples.

Tant de causes physiques réunies doivent nécessairement influer sur l'ordre moral, & devenir

l'esquisse d'un systême qui doit être généralement adopté par tous les hommes. Car il en est des événemens comme de toutes les choses humaines : ceux qu'on a long-tems attendu, se font d'autant plus désirer ; & les impressions qu'ils produisent, sont d'autant plus sensibles.

Dans l'état actuel des choses, si la plupart des Nations anciennement sauvages se sont rendues à l'empire de la civilisation, c'est au commerce & à la politique réunie des hommes civilisés à qui il appartient d'opérer la révolution générale & tant désirée, & à qui l'esprit humain devra un jour l'association libre, entiere & parfaite de tous les hommes. Que

ſi, dans leurs uſages, leurs mœurs, dans leurs Loix mêmes, toutes les Nations du monde connu n'ont pas des affinités géométriquement exactes, il régnera du moins entr'elles une harmonie qui doit déterminer l'avantage & le bonheur de l'eſpèce humaine.



ESSAI



ESSAI
SUR L'ISLE
D'OTAHITI.

LA plupart des Navigateurs, entr'autres le Capitaine Cook, Anglais, dans son Voyage autour du monde en 1772, 1773, 1774 & 1775, attribuent la découverte de cette Isle à *Quiros*, qui, appareillant de Lima au Pérou en 1605, l'apperçut le premier le 10 Février 1606, & lui donna le nom de *Sagittaria* (a). Le Capitaine Wallis l'a nommée *l'Isle de Georges III*.

Opinion sur la découverte de l'isle d'Otahiti, & sur son nom.

(a) Cook, t. I, p. 298.
Abrégé des Voyages & des Découv. dans la mer du Sud, par M. d'Alrymple, t. I.

Le Capitaine Cook, dans son premier Voyage, a donné à cette Isle le nom d'*Otaheité*. M. Forster, qui a fait le même voyage, dit qu'on doit l'appeller *Otahiti*. M. Bougainville dans son Voyage autour du monde, semble s'accorder particuliérement avec ce dernier (*a*). D'où l'on peut conclure, d'après les témoignages des Naturels même, que cette Isle peut être appellée *Otahiti*: car *Otaheité*, qui est l'expression Angloise, & *Otahiti* sont synonimes. L'Isle d'Otahiti n'a pas moins de 40 lieues de circonférence, & son plus grand diamètre est d'environ 15 lieues (*b*). Elle est située dans le Tropique du Capricorne, & sa longitude est de 150 d. 40′ 17″ à l'Ouest de Paris (*c*). M. Bougainville ne fait monter le nombre de ses habitans qu'à 70,000; mais il peut être

Sa grandeur & sa situation.

Nombre des habitans.

(*a*) Note du Trad. Cook, t. I, p. 271.
(*b*) Bougainville, t. III, p. 62.
(*c*) Bougainv. t. II, p. 65.

évalué sur un calcul assez juste, fait par M. Cook, d'après l'armement d'une flotte dont on verra la description. *En admettant*, dit-il, *que chaque District de l'Isle*, (*il y en a 40*) *arme le même nombre de pirogues que celles dont on verra le nombre, on trouvera que l'Isle peut équipper 1720 pirogues de guerre, & 68,000 hommes, à 40 pour chaque bâtiment. Et comme les guerriers ne peuvent pas prendre plus du tiers de la population des deux sexes, y compris les enfans, toute l'Isle doit contenir au moins 240,000 habitans; nombre qui paroît incroyable au premier moment; mais quand on réfléchit à ces essains de Taïtiens qu'on rencontre par-tout où l'on se trouve, on reste convaincu que cette évaluation n'est pas trop forte. Rien ne prouve mieux la fertilité & la richesse du pays, qui n'a que 40 lieues de tour* (a).

Otahiti, qui offre de loin une perspective agréable, & dont la beauté se Description de l'Isle.

(a) Cook, tom. II, p. 367.

développe à son approche, devient plus enchanteresse à mesure qu'on fait des excursions sur la plaine. L'Isle est environnée par un récif de rochers de corail, qui forme des baies & des ports excellens. Le mouillage est assez vaste, & l'eau est assez profonde pour contenir un grand nombre de gros vaisseaux. Excepté la partie qui borde la mer, la surface du pays est très-inégale : elle s'éleve en hauteurs qui traversent le milieu de l'Isle, & y forme des montagnes assez élévées. Entre le pied de ces montagnes & la mer, il y a une bordure de terre basse, qui environne presque toute l'Isle, & il y a peu d'endroits où les hauteurs aboutissent directement sur les côtes de l'Océan. Sur le sommet des montagnes, le sol est par-tout extrêmement riche & fertile, arrosé par un grand nombre de ruisseaux d'une eau excellente, & couverts d'arbres fruitiers de diverses especes, & en si grande quantité, qu'ils forment un bois

continu. Quoique la cime des montagnes soit en général stérile & brûlée par le soleil, la terre y donne cependant des productions en plusieurs endroits. Les vallées & la terre basse sont les seules parties de l'Isle qui soient habitées (*a*).

Le principal havre où mouillent les vaisseaux, est très-petit. La plaine de ce côté au pied des collines étant assez resserrée, présente l'image de la fertilité, de l'abondance & du bonheur. Elle se partage entre les collines, & forme une longue vallée étroite, couverte de plantations entremêlées de maisons. Les pentes des collines revêtues de bois, se coupent les unes & les autres des deux côtés, & derriere la vallée on apperçoit les montagnes de l'intérieur du pays séparées en différens pics, & entr'autres, une pointe remarquable (*b*), dont le

(*a*) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 444.

(*b*) Pointe de Vénus.

ſommet courbé d'une maniere effrayante, ſemble à chaque inſtant ſur le point de tomber. La ſérénité du ciel, la douce chaleur de l'air, la beauté du payſage, tout amuſe & enchante l'imagination, & inſpire la gaieté (*a*).

L'hiver ne refroidit pas l'air, comme dans les climats éloignés du Tropique; c'eſt cependant le tems où la végétation recrée les ſucs qui ont formé la derniere récolte, & en amaſſe de nouveaux. Pluſieurs plantes dépoſent alors leurs feuilles; quelques-unes meurent jusqu'à la racine; les autres ſe deſſéchent, parce qu'elles ſont privées de la pluie. Il ne pleut plus dans ce tems, parce que le ſoleil eſt dans un hémiſphere oppoſé. Un brun pâle & ſombre couvre toutes les plaines; les montagnes élevées conſervent ſeulement des teintes un peu plus brillantes dans leurs forêts humectées par les brouillards qui pendent ſur

(*a*) Cook, t. I, p. 313.

leurs cimes. Les Naturels tirent de ces forêts une grande quantité de plantains sauvages *Vahée*, & cette herbe parfumée *E-ahaï*, avec laquelle ils donnent à leur huile de noix de cocos une odeur très-suave. Le délabrement où l'on voit le sommet des montagnes, semble avoir été causé par un tremblement de terre; & les laves qui composent la plupart des rochers, & dont les Insulaires font plusieurs outils, prouvent qu'il y a eu autrefois un volcan sur cette Isle. Le riche sol des plaines, qui est un terreau végétal, mêlé de débris de volcans & de sable de fer noir qu'on trouve souvent aux pieds des collines, confirment cette assertion. Les allées extérieures des collines, qui sont quelquefois extrêmement stériles, contiennent beaucoup de glaizes jaunâtres, mêlées avec de la terre ferrugineuse; mais les autres sont couvertes de terreau, & boisées comme les plus hautes montagnes: on y rencontre des mor-

ceaux de *quartz*. Les Voyageurs n'ont cependant rien vu qui indiquât des minéraux précieux, ou des métaux d'aucune espece, excepté le fer, qui même est en petite quantité dans les terres qu'on y ramasse. L'intérieur des montagnes cache peut-être des mines de fer assez riches pour être fondues. Quant aux morceaux de fer qu'un Voyageur a dit être une production de Taïti, il est permis de révoquer en doute ce fait, puisque le salpêtre natif n'a jamais été trouvé en masse solide (*a*).

Description de la vallée de Matavaï.

Les Naturels appellent *Toooa-oroo* un lieu de cette Isle qui présente une vallée délicieuse, perpétuellement animée par la pureté du ciel & de l'athmosphère. On y voit par-tout des plantations fort étendues & en bon ordre, & des habitations construites en plusieurs endroits. On y apperçoit les Naturels travaillant à la construction des

(*a*) Cook, t. I, p. 348.

pirogues. Toute cette contrée annonce l'abondance & le bonheur : des troupeaux de cochons, qui eſt l'animal le plus commun dans ce pays, rodent autour de chaque cabane. On ne paſſe jamais devant une hutte ſans que les habitans n'y invitent les voyageurs d'entrer & de prendre des rafraîchiſſemens : on ne peut ſe défendre de leur invitation, & ne pas être touché de leur civilité naïve. En avançant environ à un mille, la colline, ſur le côté oriental, offre une coupe perpendiculaire de 40 verges de hauteur, dont le deſſus formant une inclinaiſon, eſt revêtu d'arbriſſeaux juſqu'à une élévation conſidérable. Une belle caſcade tombe perpétuellement de cette partie feſtonnée dans la riviere, & anime la ſcene, qui d'ailleurs eſt triſte & ſauvage, mais pittoreſque. En avançant davantage, on obſerve que pluſieurs angles de ce rocher perpendiculaire ſe projettent en ſaillies ; & lorſqu'on a marché dans

l'eau pour arriver au pied, on le trouve composé de colonnes réelles d'un *balzate* noir & compact, dont les Naturels font des outils. Ces colonnes sont debout, paralleles & jointes l'une à l'autre ; leur diamètre ne semble pas excéder 15 ou 16 pouces ; on n'y remarque qu'un ou deux angles qui soient saillans. Comme tous les Naturalistes supposent que le balzate est une production de volcans, c'est une nouvelle preuve que Taïti a éprouvé beaucoup de bouleversemens par l'action des feux souterreins, où la nature a un laboratoire immense, propre aux opérations de la chymie les plus étonnantes (*a*).

Histoire naturelle.

Quoi qu'il en soit, il paraît presque certain qu'il n'y a point de mines ; les habitans n'ont aucune idée des métaux (*b*). Pour suivre littéralement la description de l'isle d'Otahiti, il faut considé-

(*a*) Cook, t. II, p. 346. Relat. de Forst.
(*b*) Bougainv. t. II, p. 71.

rer les différentes especes de productions & leurs usages. On trouve dans une des premieres vallées d'*Opparrée* un arbre superbe, qu'un voyageur a nommé *Baringtonia*. Il y a une grande abondance de fleurs plus larges que des lis, & parfaitement blanches, excepté la pointe de leurs nombreux filets, qui est d'un cramoisi billant. Les Naturels, qui donnent à l'arbre le nom d'*huddoo*, assurent de la meilleure foi du monde, que si on brise le fruit qui est une grosse noix, & qu'après l'avoir mêlé avec des poissons à coquilles, on le répande sur la mer, il enchante & enivre les poissons pendant quelque tems, de maniere qu'ils viennent à la surface de l'eau, & qu'ils se laissent prendre à la main. Il est à remarquer que diverses plantes maritimes des climats du Tropique ont cette singuliere propriété (*a*). Les palmiers de ce pays s'élevent au-dessus des autres

(*a*) Cook, t. I, p. 380.

arbres; les *Bananiers* déploient leurs larges feuillages, & on apperçoit quelques *Bananes* bonnes à manger. D'autres arbres couverts d'un verd sombre, portent des pommes d'or, qui par le jus & la saveur, ressemblent à l'*Ananas*. Les espaces intermédiaires sont remplis de petits mûriers dont les Insulaires emploient l'écorce à fabriquer des étoffes de différentes especes d'*Arum*, ou deddées, dignamn, de cannes de sucre, &c. (*a*). Il y a dans l'Isle une quantité de ces dernieres productions dont les Naturels ne font d'autres usages que de les mâcher, & même cela ne leur arrive pas habituellement. Ils en rompent seulement un morceau lorsqu'ils passent par hazard dans les lieux où croît cette plante. (*b*). Les cabanes des Naturels, placées à l'ombre des arbres fruitiers, sont assez éloignées les unes des autres,

(*a*) Cook, t. I, p. 315.

(*b*) Bank & Soland. t. II, p. 156.

& entourées d'arbrisseaux odorans, tels que le *Gardenia*, la *Guettarda*, & le *Calophyllum*. On est autant charmé de la simplicité élégante de leur structure que de la beauté naturelle des bocages qui les environnent. Les longues feuilles du *Pandang* ou palmier servent de couverture à ces édifices soutenus par des colonnes d'arbres à pain. Comme un simple toît suffit pour mettre les habitans à l'abri des pluies & des rosées de la nuit, & que le climat de cette Isle est peut-être un des plus délicieux de la terre, les maisons sont ouvertes dans les côtés ; quelques-unes cependant destinées aux opérations secretes, sont entiérement fermées avec des *Bamboux* réunis par des pieces transversales de bois, de maniere à donner l'idée d'une vaste cage ; celles-là ont communément un trou par où l'on entre, ce trou est fermé par une planche. On observe devant chaque hutte, des grouppes d'habitans couchés ou assis comme

les Orientaux, c'eſt-à-dire, accroupis ſur un gazon ou ſur une herbe ſéche, & paſſant ainſi des momens fortunés dans la converſation ou dans le repos. Lorſque des étrangers viennent à eux, les uns ſe levent & ſe joignent à la foule qui ne manque pas de ſuivre; mais ceux d'un âge mûr reſtent dans la même attitude, ſe contentant de crier *Tayo*, qui eſt le terme de civilité lorſqu'on paſſe près d'eux. Une variété conſidérable de plantes ſauvages s'apperçoit au milieu des plantations, dans ce beau déſordre de la nature qui eſt ſi admirable, & qui ſurpaſſe infiniment la ſymmétrie des jardins les plus réguliers. On y trouve pluſieurs herbes, qui, quoique plus rares dans les pays du nord, cependant en croiſſant toujours à l'ombre, ſemblent fraîchir & former des lits de verdure d'une extrême moleſſe. Il y a d'ailleurs aſſez d'humidité dans le ſol pour nourrir les arbres. De petits oiſeaux rempliſſent les boçages;

leur chant eſt très-agréable, quoiqu'on diſe communément en Europe que les oiſeaux des climats chauds ſont privés du talent de l'harmonie. De très-petits péroquets d'un joli bleu de ſaphir habitent la cime des *cocotiers* les plus élevés, tandis que d'autres d'une couleur verdâtre & tachetés de rouge, ſe montrent ordinairement parmi les *bananes* & ſouvent dans les habitations des Naturels qui les apprivoiſent & qui eſtiment beaucoup leurs plumes rouges. Le *Martin-pêcheur* d'un verd ſombre avec un collier de la même couleur ſur ſon col blanc, le gros coucou, & pluſieurs ſortes de pigeons & de tourterelles, ſe juchent d'une branche à l'autre, tandis que le heron bleuâtre ſe promène gravement ſur les bords de la mer, mangeant des poiſſons à coquilles & des vers. De beaux ruiſſeaux qui roulent leurs ondes argentées ſur des lits de cailloux, deſcendent des vallées étroites, & à leur embouchure dans la

mer offrent leurs eaux aux voyageurs qui en ont besoin (*a*). Il y avoit en 1767 & 1768 à Otahiti une grande quantité de volailles & de cochons. La chair de ces derniers n'a rien de cette saveur fade qui fait qu'on s'en dégoûte sitôt en Europe, quand il n'est pas salé. On peut comparer la graisse des cochons d'Otahiti à la moëlle, & le maigre a presque le goût du veau. Les végétaux que mangent cette sorte de cochons, semblent être la cause principale de cette différence; ils peuvent même avoir influé sur l'instinct naturel de ces animaux. Ils sont de cette petite race qu'on nomme communément chinoise, ils n'ont pas ces oreilles pendantes, caractere de l'esclavage, suivant M. de Buffon. Il sont aussi infiniment plus propres que les cochons d'Europe, & ils ne paroissent pas suivre le sale usage de se vautrer dans la fange. Il est cer-

(*a*) Cook, t. I, p. 315.

tain

tain que ces animaux font partie des richesses réelles des Otahitiens. On en voit un grand nombre, quoique les Naturels aient grand soin de les cacher aux étrangers. Cependant l'extirpation entiere de cette race ne leur causerait pas une grande perte, d'autant qu'actuellement ils sont devenus un objet de luxe qui appartient aux Chefs de la Nation. En général, ils ne tuent des cochons que très-rarement, ou dans certaines occasions solemnelles; mais alors les Chefs mangent du porc avec toute la gloutonnerie & la voracité qu'un gourmand d'Europe mangerait des ortolans. Le peuple en mange à peine quelques morceaux, quoiqu'il ait toute la peine de les nourrir & de les engraisser. On peut attribuer à deux causes la rareté des cochons à Otahiti, d'abord à la quantité qu'on en a consommée, & à celle qu'en ont emportée les Vaisseaux qui y relâchent, & ensuite aux guerres fréquentes que se font les deux Royau-

mes. On en connaît deux depuis 1767 jusqu'en 1773. La paix regne actuellement entre les deux péninsules, mais les Indiens ne semblent pas avoir beaucoup d'amitié les uns pour les autres (a). Le peu d'étendue de l'Isle & son vaste éloignement du continent oriental ou du continent ouest, ne comporte pas une grande variété d'animaux; on n'y voit en quadrupedes que des cochons, des chiens domestiques, & des quantités incroyables de rats, que les Naturels laissent courir en liberté sans jamais essayer de les détruire. Il y a assez d'oiseaux, assez de poissons, parce que cette classe d'animaux parcourt plus aisément une partie de l'Océan à l'autre, & sur-tout dans la Zone torride, où certaines especes sont communes autour du monde (b). Deux ou trois arbres à pain qui croissent presque sans

(a) Cook, t. I, p. 451.
(b) Cook, t. I, p. 322.

culture, & qui subsistent plus long-tems que la vie d'un homme, fournissent à chaque particulier une nourriture fraîche & abondante les trois quarts de l'année ; ils en font fermenter, & ils en conservent pour les trois autres mois. Les plantes qui à Otahiti exigent le plus de soins, comme les choux & les racines d'*Eddo*, en exigent beaucoup moins que les végétaux de nos jardins. On plante un arbre à pain, en détachant une de ses branches qu'on enfonce en terre à une moyenne profondeur. La banane, dont la riche grappe semble au poids trop pesante pour une tige herbacée, se reproduit du pied de la racine. Le palmier royal, qui est tout-à-la-fois l'ornement de la plaine & d'une extrême utilité aux habitans, la pomme d'or & beaucoup d'autres fruits, y viennent en si grande abondance & avec si peu de peine, qu'on peut les appeller spontanés (*a*).

(*a*) Cook, t. II, p. 360.

Structure des habitans : leur corps, leur figure.

Les habitans d'Otahiti sont grands, bien faits, agiles, dispos, & d'une figure agréable. La taille des hommes en général est de 5 pieds 7 à 10 pouces; il y en a peu qui soient plus petits, ou d'une taille plus haute : celle des femmes, de 5 pieds 6 pouces. Le teint des hommes est bazané, & ceux qui vont sur l'eau sont beaucoup plus bronzés que ceux qui restent toujours à terre, ainsi que dans nos climats. Leurs cheveux sont ordinairement noirs, & quelquefois bruns, rouges ou blonds, ce qui est digne de remarque, puisque tous les cheveux de tous les Naturels d'Asie, d'Afrique & d'Amérique sont noirs sans exception. Ils les nouent dans une seule touffe sur le milieu de la tête, ou les divisent en deux parties; d'autres cependant les laissent flottans, & alors ils frisent avec beaucoup de roideur : les enfans des deux sexes les ont ordinairement blonds. Leurs cheveux sont arrangés très-proprement; quoiqu'ils ne

connoissent pas l'usage de se peigner ; ceux à qui on donne des peignes, savent très-bien s'en servir. C'est un usage parmi eux de s'oindre la tête avec une huile de cocos, dans laquelle ils infusent la poudre d'une racine qui a une odeur approchante de celle de la rose. Toutes les femmes sont jolies, & quelques-unes d'une très-grande beauté relativement à nos climats (a). Il est naturel de penser que le climat & ses productions contribuent à l'égard des hommes à la souplesse plutôt qu'à la force de leur corps ; & à l'égard des femmes, à l'élégance de leurs formes. Les hommes ont les traits de la douceur, & leur visage ne porte point l'empreinte des passions ; leurs grands yeux, leurs sourcils arqués, & leur front élevé, donnent de la noblesse à leur tête qu'ornent d'ailleurs une barbe fournie & de beaux cheveux. Quelques Navigateurs ont dit

(a) Bank & Soland. t. II, p. 150.

que les Taïtiens s'arrachent les poils de la levre supérieure, de la poitrine & des aisselles : mais cette coutume n'est pas générale ; les Chefs, & en particulier le Roi lui-même, conservent leurs moustaches (a).

Usage de se peindre.

C'est un usage universel parmi les hommes & les femmes, de se peindre les fesses & le derriere des cuisses avec des lignes noires très-serrées, & qui représentent diverses figures. Ils se piquent la peau avec la dent d'un instrument assez ressemblant à un peigne ; ils mettent dans les trous une espece de

(a) Cook, tom. II, p. 360.

Les peuples qui ne cultivent point les terres, n'ont pas même l'idée du luxe. Qu'on se ressouvienne de l'admirable simplicité des Germains ; les arts ne travaillaient point leurs ornemens, ils les trouvaient dans la nature. Si la famille de leur Chef devait être remarquée par quelque signe, c'était dans cette même nature qu'ils devaient le chercher : les Rois des Francs, des Bourguignons & des Visigoths, avaient pour diadême leur longue chevelure. (Montesq. Esp. des Loix, tom. I, p. 401.)

pâte composée d'huile & de suie, qui laisse une tache ineffaçable. Les petits garçons & les petites filles au-dessous de douze ans, ne portent point ces marques. Il y a quelques hommes qui se piquent les jambes en échiquier de la même maniere; ceux-là ont un rang distingué & une autorité sur les autres Insulaires (a).

Maniere de s'habiller.

La plus grande partie des Insulaires, parmi les jeunes gens, sont absolument nuds. L'habillement des hommes & des femmes a assez bonne grace, & leur sied fort bien : il est fait d'une espece d'étoffe blanche que leur fournit l'écorce d'un arbuste, & qui ressemble beaucoup au gros papier de la Chine. Deux pieces de cette étoffe forment leur vêtement; l'une qui a un trou au milieu pour y passer la tête, pend depuis les épaules jusqu'à mi-jambes devant & der-

(a) Bank & Soland. t. II, p. 150.

riere ; l'autre a 4 ou 5 verges de longueur, & environ une de largeur : ils l'enveloppent autour de leur corps sans la serrer. Cette étoffe n'est point tissue, elle est fabriquée, comme le papier, avec les fibres ligneuses d'une écorce intérieure qu'on a fait macérer, & qu'on a ensuite étendues & battues les unes sur les autres. Les plumes, les fleurs, les coquillages & les perles font partie de leurs ornemens & de leur parure ; ce sont les femmes sur-tout qui portent les perles ; elles sont d'une couleur assez brillante, mais elles sont toutes écaillées par les trous qu'on y fait. Les femmes, pour leur commodité, arrangent de plusieurs manieres différentes, suivant leurs talens & leur goût, la simple draperie d'une longue étoffe blanche. Il n'y a point parmi elles de modes qui les assujettissent, par opinion, à se défigurer comme en Europe : une grace naturelle accompagne leur simplicité (a).

(a) Bank & Soland. t. II, p. 150.

Les habits de deuil, composés des productions les plus rares de l'Isle & de la mer qui l'environne, & travaillés avec un soin & une adresse extrêmes, doivent être parmi eux d'une prix considérable. Cet ajustement remarquable par sa bisarrerie, consiste en une planche légère d'une forme demi-circulaire d'environ 2 pieds de long, & de 4 à 5 pouces de large. Cette planche est garnie de cinq coquilles de nacre de perles choisies, attachées à des cordons de bourre de *cocos*, passés dans les bords des coquilles & dans plusieurs trous dont le bois est percé : une autre coquille de la même espece, mais plus grande, festonnée de plumes de pigeons gris-bleu, est placée à chaque extrêmité de cette planche ; dont le bord concave est tourné en haut. Au milieu de la partie concave, il y a deux coquilles qui forment ensemble un cercle d'environ 6 pouces de diametre, & au sommet de ces coquilles, il y a un très-grand Habits de deuil.

morceau de nacre de perle oblong, s'élargiſſant un peu vers l'extrêmité ſupérieure, & de 9 à 10 pouces de hauteur. De longues plumes blanches de la queue des oiſeaux du Tropique, forment autour un centre rayonnant. Du bord convexe de la planche, pend un tiſſu de petits morceaux de nacre de perle, qui par l'étendue & la forme reſſemble à un tablier; on y compte 10 ou 15 rangs de pieces d'environ 1 pouce $\frac{1}{2}$ de long, & $\frac{1}{10}$ de pouce de large; chacune eſt trouée aux deux extrêmités, afin de pouvoir ſe poſer ſur d'autres rangs. Les rangées ſont parfaitement droites, & parallèles entr'elles; les ſupérieures coupées & extrêmement courtes, à cauſe du demi-cercle de la planche; les inférieures ſont auſſi communément plus étroites, & aux extrêmités de chacune eſt ſuſpendu un cordon orné de coquillages, & quelquefois de grains de verre d'Europe. Du haut de la planche, flotte un gland ou une queue ronde

de plumes vertes & jaunes sur chaque côté du tablier, ce qui est la partie la plus brillante du vêtement. Toute cette parure tient à une grosse corde attachée autour de la tête du pleureur. L'ajustement tombe perpendiculairement devant lui. Le tablier cache sa poitrine & son estomac; la planche couvre son col & ses épaules, & les deux premieres coquilles masquent le visage. Une de ces coquilles est percée d'un petit trou, à travers lequel celui qui la porte regarde pour se conduire. La coquille supérieure & les longues plumes dont elle est entourée s'étendent à au moins 2 pieds au-delà de la hauteur naturelle de l'homme; le reste de l'habit n'est pas moins remarquable. Le pleureur met d'abord le vêtement ordinaire du pays, c'est-à-dire, une natte, ou une piece d'étoffe trouée au milieu, comme il a été dit; il place dessus une seconde piece de la même espèce, mais dont la partie de devant, qui retombe presque jusqu'aux

pieds, est garnie de boutons de coques de noix de *cocos*. Une corde d'étoffe brune & blanche attache ce vêtement autour de la ceinture. Un large manteau de rézeau entouré de grandes plumes bleuâtres couvre tout le dos, & un turban d'étoffes brunes & jaunes, retenues par de petites cordes brunes & blanches, est placé sur la tête. Un ample chaperon de rayures d'étoffes parallèles, & alternativement brunes, jaunes & blanches, descend du turban sur le col & sur les épaules, afin qu'on ne voie de la figure humaine que le moins possible. Ordinairement le plus proche parent du mort porte cet habillement bisarre. Il tient dans une main deux grandes coquilles perlieres, avec lesquelles il produit un son continu, & dans l'autre un bâton armé de dents de *goulu*, dont il frappe tous les Naturels qui s'approchent par hazard de lui. On n'a jamais pu découvrir quelle a été l'origine de cette singuliere coutume;

mais il semble qu'elle est destinée à inspirer de l'horreur ; & l'ajustement bisarre qu'on vient de décrire, ayant cette forme effrayante & extraordinaire que les femmes attribuent aux esprits & aux fantômes, on est tenté de croire qu'il y a quelque superstition cachée sous cet usage funéraire. Peut-être imaginent-ils que l'ame du mort exige un tribut d'affliction & de larmes, & c'est pour cela qu'ils appliquent à ceux qu'ils rencontrent des coups de dent de *goulu*. Ils accompliraient mieux cette maxime, s'ils s'en frappaient eux-mêmes (*a*).

C'est un usage de distinction parmi les Otahitiens que de porter les ongles des doigts fort longs, parce que pour les laisser croître de cette longueur, il ne faut pas être obligé de travailler. Les Chinois ont la même coutume. Cet usage singulier est répandu chez beaucoup d'autres Nations. Les premiers

Usage de porter les ongles longs.

(*a*) Cook, t. II, Relat. de Forest. p. 312.

Voyageurs ont rapporté cette ſinguliere coutume, mais ils n'en donnent pas la cauſe. M. de Meunier en trouve le motif dans l'exemple des Eſpagnols, qui ont l'ongle de l'index & du petit doigt fort longs, afin de s'écurer les oreilles & de pincer de la guittare : d'où il tire la conſéquence que les Otahitiens ont peut-être adopté le même uſage pour jouer de quelque inſtrument (*a*). Mais on verra par la ſuite, par la deſcription de leurs inſtrumens, & par la maniere dont ils s'en ſervent, que leurs ongles ſont ſuperflus pour cet uſage.

Uſage particulier, relatif à leur origine.

Les Inſulaires ont l'habitude de ſaluer ceux qui éternuent, en leur diſant : *Evaroua-t-Eatoua*, que le bon *Eatoua* te réveille, ou bien que le mauvais *Eatoua* ne t'endorme pas. Voilà des termes d'une origine commune avec les Nations de l'ancien Continent (*b*).

(*a*) Eſp. des uſages des différens Peuples, t. II, p. 201.

(*b*) Boug. t. II, p. 85.

Travaux, fabrication des étoffes.

Les Naturels fabriquent leurs étoffes en battant l'écorce fibreuſe du mûrier. Ils ſe ſervent pour cela d'un morceau de bois quarré, qui a des ſillons longitudinaux & parallèles, plus ou moins ſerrés ſuivant les différens côtés. Ils ſe ſervent de maillet pour battre, & d'une poutre au lieu de table; ils mettent dans une gouſſe de noix de cocos une eſpece d'eau glutineuſe, dont ils ſe ſervent de tems à autre pour coller enſemble les pieces de l'écorce. Cette colle, qui vient de l'*hibiscus eſculentus*, eſt abſolument eſſentielle dans la fabrique de ces immenſes pieces d'étoffes, qui ayant quelquefois deux ou trois verges de large, & 50 de long, ſont compoſées de petits morceaux d'écorce d'arbres d'une très-petite épaiſſeur. En examinant avec ſoin leurs plantations de mûriers, on n'en trouve jamais un ſeul de vieux; dès qu'ils ont deux ans, on les abat, & de nouveaux s'élevent de ſa racine: car il n'y a pas d'arbre qui

se multiplie davantage ; & si on le laissait croître jusqu'à ce qu'il fût en fleurs, & qu'il pût porter des fruits, peut-être couvrirait-il bientôt le pays. Il faut toujours enlever l'écorce des jeunes arbres. On a soin que leur tige devienne longue sans aucunes branches, excepté seulement au sommet ; de sorte que l'écorce est la plus entiere possible. Les femmes occupées du travail qu'on vient de décrire, portent de vieux vêtemens déguenillés & fort sales, & leurs mains accoutumées à ces sortes de travaux assez pénibles pour un sexe faible, sont très-dures & très-calleuses (*a*).

Travaux. Ecluses.

Il y a des vallées dans l'Isle assez fertiles, où des ruisseaux en coulant fuient vers la mer. Les Naturels y ont construit plusieurs sortes d'écluses, afin d'élever l'eau, & de la conduire dans leurs plantations de *Tarro arcum esculentum*, qui exige un sol très-humide, & quelquefois inondé (*b*).

(*a*) Cook, t. I, p. 319.
(*b*) Cook, t. I, p. 374.

Les pirogues de ces peuples ſont de différentes eſpèces. Quelques-unes ſont compoſées d'un ſeul arbre, & portent de deux à ſix hommes ; ils s'en ſervent ſur-tout pour la pêche. D'autres ſont conſtruites de planches jointes enſemble très-adroitement ; elles ſont plus ou moins grandes, & portent de dix à quarante hommes. Ordinairement ils en attachent deux enſemble, & entre l'une & l'autre ils dreſſent un mât, & quelquefois deux. Les pirogues ſimples n'ont qu'un mât au milieu du bâtiment, & un balancier ſur un des côtés. Avec ces navires, ils font voile bien avant dans la mer, & probablement juſques dans d'autres Iſles, dont ils rapportent des fruits du *plane*, des *baſcanes*, des *ignames*, qui ſemblent y être plus abondans qu'à Otahiti. Ils ont encore une autre eſpèce de pirogues, qui paraiſſent deſtinées aux parties de plaiſirs & aux fêtes d'appareil. Ce ſont de grands bâtimens ſans voiles, dont la forme reſ-

Conſtruction des pirogues. Leur uſage.

de pommier très-droit, & qui s'éleve à une hauteur considérable. Il y en a qui ont jusqu'à 8 pieds de circonférence au tronc, & 24 à 40 de contour à la hauteur des branches. Les plus petites pirogues ne sont que le tronc creux d'un arbre à pain, qui est plus léger & plus spongieux encore que celui du pommier, qui l'est déja beaucoup (*a*).

Maniere de pêcher.

La principale riviere produit des poissons de plusieurs manieres, & de belles écrevisses à peu de distance de la côte. Les Naturels pêchent avec des lignes & des hameçons de nacre de perle, des perroquets de mer, qu'ils aiment si passionnément, qu'ils ne veulent pas en vendre aux étrangers, malgré tout le prix possible qu'on y attache. Ils ont encore de très-grands filets à petites mailles, avec lesquels ils pêchent certains poissons de la grandeur des sardines (*b*).

(*a*) Bank & Soland. t. II, p. 157.
(*b*) Bank & Soland. t. II, p. 150.

Après avoir donné la description des habits de deuil, il faut donner celle des funérailles, qui n'est pas moins extraordinaire. Les Insulaires appellent *Moraï*, les lieux où ils vont rendre aux morts des cultes religieux. Ils sont faits en pierre en forme de pyramides, dont la base est un parallélogramme. Ces bâtimens ont environ 44 pieds de hauteur. Outre le nombre immense de pierres qui entre dans la structure de ces sortes d'édifices, le corail blanc y est employé avec profusion. On est étonné de voir de pareilles masses construites sans instrument de fer pour tailler les pierres, & sans mortier pour les joindre; cependant la structure est aussi compacte & aussi solide que les édifices d'Europe. Aux environs de ces *Moraï*, il y a des *Ewaltaï* ou petits autels, en assez grande quantité; ils servent à placer des provisions de toute espèce en offrande à leurs Dieux (*a*). Funérailles

(*a*) Cook, Bank & Soland. t. II, p. 422.

Le hangard sous lequel on place le mort, est joint à la maison qu'il habitait pendant sa vie. L'un des bouts de ce hangard est ouvert ; & le reste est fermé par un treillage d'osier. La biere sur laquelle on dépose le corps mort, est un chassis de bois, le fond est de la natte, & quatre poteaux le soutiennent ; le corps est enveloppé d'une natte, & par-dessus d'une étoffe blanche. On place à ses côtés une massue de bois, qui est une de leurs armes de guerre ; & près de la tête qui touche au bout fermé du hangard, deux coques de noix de cocos, de celles dont ils se servent pour puiser de l'eau. A l'autre bout du hangard, on plante à terre, à côté d'une pierre de la grosseur d'un cocos, quelques baguettes séches & des feuilles vertes liées ensemble. Il y a près de cet endroit une jeune plane, dont les Indiens se servent pour emblême de la paix, & à côté une hache de pierre. Beaucoup de noix de palmiers enfilées

en chapelet, font fufpendues à l'extrémité couverte du hangard, & en dehors les Indiens plantent en terre la tige d'une plane. Au fommet de cet arbre, il y a une coque de noix de cocos remplie d'eau douce. Enfin on attache au côté d'un des poteaux, un petit fac qui renferme quelques morceaux de fruits à pain tout grillés. On n'y met pas ces tranches dans le même tems, car les unes font fraîches pendant que les autres font gâtées (*a*). Il paraît que ces alimens font des offrandes qu'ils préfentent à leurs Dieux ; ils ne fuppofent cependant pas que les Dieux mangent, mais c'eft un témoignage de refpect & de reconnaiffance, & un moyen de folliciter la préfence plus immédiate de la Divinité. Ces endroits font ornés de figures groffiérement fculptées d'hommes, de femmes, de chiens & de cochons ; les Naturels y entrent de tems en tems d'un

(*a*) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 335.

pas lent & avec la contenance de la douleur. Le milieu de ces hangards est bien pavé avec de grandes pierres rondes ; mais il faut qu'ils soient peu fréquentés, puisque l'herbe y croît partout (*a*). Il y a un autre lieu où les parens du défunt vont payer le tribut de leur douleur ; on y trouve une quantité infinie de pieces d'étoffes, sur lesquelles les pleureurs versent leurs larmes & leur sang ; car dans les transports réitérés de leur chagrin, c'est un usage parmi eux de se faire des blessures avec la dent d'un *goulu de mer*. On enterre les os des morts dans un lieu voisin de celui où l'on éleve les cadavres pour les laisser tomber en pourriture. Il est impossible de savoir ce qui peut avoir introduit parmi ces peuples l'usage d'élever les morts au-dessus de la terre, jusqu'à ce que la chair soit consumée par la putréfaction, & d'enterrer en-

(*a*) Bank & Soland. t. II, p. 157.

ſuite les os. Le principal perſonnage du deuil profere près du corps quelques mots qu'il récite juſqu'à ſon retour chez lui. Les Otahitiens ont coutume de s'enfuir à la vue du convoi, le principal perſonnage reſte ſeul après la cérémonie. Tous ceux qui ont aſſiſté au convoi vont ſe laver dans la riviere, & prendre leurs habits ordinaires. Cette coutume de ſe laver vient de l'uſage de ſe barbouiller de noir depuis les pieds juſqu'aux épaules. Les femmes même ſe font cette opération, & ſont, ainſi que les hommes, dans l'état total de nudité (*a*).

Les bâtimens de guerre conſiſtent en une infinité de doubles pirogues de 40 à 50 pieds de long, bien équippées, bien approviſionnées & bien armées. Les chefs & tous ceux qui occupent les plate-formes de combats, ſont revêtus de leurs habits militaires, c'eſt-à-dire, d'une grande quantité d'étoffes, Deſcription d'une flotte Otahitienne.

(*a*) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 393.

de turbans, de cuiraſſes & de caſques. La longueur de quelques-uns de ces caſques embarraſſe beaucoup ceux qui les portent ; tout leur équipage ſemble mal imaginé pour un jour de bataille, & plus propre à repréſenter qu'à ſervir. Quoi qu'il en ſoit, il donne de la grandeur à ce ſpectacle, & les guerriers ne manquent pas de ſe montrer ſous le point de vue le plus avantageux. Le vêtement de ces guerriers eſt très-bigarré ; il conſiſte en trois grandes pieces d'étoffes trouées au milieu, & poſées les unes ſur les autres : celle du deſſous & la plus large, eſt blanche, la ſeconde eſt rouge, & la ſupérieure & la plus courte eſt brune. Leurs boucliers ou cuiraſſes ſont d'oſier, couverts de plumes & de dents de goulu. Il y a des caſques d'une grandeur ſi énorme, qu'ils ont près de cinq pieds de haut. Ce ſont de longs bonnets d'oſier cylindriques ; la partie antérieure eſt cachée par un demi-cercle plus ſerré,

& qui devient plus large au sommet ; il se détache ensuite du cylindre, de maniere à former une courbe. Ce fronteau, de la largeur de quatre pieds, est revêtu par-tout de plumes luisantes bleues & vertes d'une espèce de pigeon, & d'une assez jolie bordure de plumes bleues ; un nombre prodigieux de longues plumes de queues d'oiseaux du Tropique, divergent de ses bords en rayons, ce qui ressemble à l'auréole dont les Peintres ornent communément les têtes des Anges & des Saints. Les principaux Commandans se distinguent par de longues queues rondes, composées de plumes vertes & jaunes qui pendent sur leur dos, ce qui les fait ressembler aux Bachas Turcs. L'Amiral en porte cinq, à l'extrêmité desquelles flottent des cordons de bourre de cocos entremêlés de plumes rouges. Il ne porte point de casque, mais un turban. Des pavillons, des banderolles décorent les pirogues, desorte qu'elles forment un

ſpectacle majeſtueux. Des maſſues, des piques & des pierres compoſent les inſtrumens de guerre. Les bâtimens ſont rangés les uns auprès des autres, la proue tournée vers la côte, le vaiſſeau Amiral occupe le centre. Entre les bâtimens de guerre, il y a encore des doubles pirogues plus petites, qui portent toutes un pavillon peu ſpacieux, & un mât & une voile, ce dont manquent les pirogues de guerre. Ces bâtimens ſont deſtinés aux tranſports & à l'avitaillement; car les Naturels ne laiſſent dans les pirogues de guerre aucune eſpece de proviſions. Chaque pirogue contient environ quarante hommes, ce qui donne ſept mille ſept cens ſoixante hommes pour trois cens trente bâtimens dont cette flotte eſt compoſée. Le ſpectacle d'une pareille flotte augmente encore les idées de puiſſance & de richeſſes que l'on a de cette Iſle; & l'on eſt dans un étonnement extrême en penſant aux outils dont ſe ſervent

ces peuples pour leurs travaux ; & l'on admire la patience qu'il leur a fallu, pour abattre des arbres énormes, pour couper & polir leurs branches, & enfin pour porter ces lourds bâtimens à un si haut degré de perfection. C'est avec une hache de pierre, un cizeau, un morceau de corail & une peau de raye, que ces habitans industrieux produisent de pareils ouvrages. Une étoffe blanche est placée entre les deux becs de chaque pirogue, ce qui tient lieu de pavillon, & le vent l'enfle comme une voile. D'autres portent une étoffe bariolée de rayures rouges*, qui sert à reconnaître les divisions de chaque Commandant. Ces pirogues vont autant à rames qu'à voiles. On remarque dans chaque bâtiment de gros tas de piques & de longues massues*, ou des haches de bataille, dressées contre la plate-forme. Chaque guerrier tient d'ailleurs à la main une pique ou une massue ; il y a aussi des amas de grosses pierres. Sur

quelques-unes des petites pirogues on apperçoit une assez grande quantité de feuilles de bananes, c'est-là où l'on dépose les morts : ils donnent à ces bâtimens le nom de *Ewaa no teatua*, ou pirogues de la Divinité (*a*).

Maniere de combattre.

Ces Insulaires ont beaucoup d'agilité dans les différentes manieres de combattre homme à homme. Ils parent fort adroitement les coups que leurs adversaires essayent de leur porter ; ils font un saut en l'air pour éviter les coups de massue qu'ils tâchent de s'appliquer sur les jambes ; & afin d'éviter ceux qui menacent leur tête, ils se courbent un peu, & sautent de côté, de maniere que le coup tombe à terre. Ils parent les coups de piques & de dards, à l'aide d'une pique qu'ils tiennent droite devant eux ; ils s'inclinent ensuite plus ou moins, suivant la partie du corps qu'attaque leur ennemi, & qu'ils veulent garantir.

(*a*) Cook, tom. II, p. 300.

Ces champions ne portent aucun vêtement superflu, car ils sont presque nuds (*a*).

Trophées.

Les conquérans emportent les mâchoires des ennemis qu'ils ont vaincus, & les réunissent dans un même lieu en les suspendant dans une espèce d'enceinte, ainsi que les Sauvages de l'Amérique septentrionale portent en triomphe les chevelures des hommes qu'ils ont tués (*b*).

Combats de lutte.

Les Insulaires de l'Isle d'Otahiti s'entretiennent dans l'art de la guerre par des combats qui se font avec une sorte d'appareil; c'est ordinairement dans une grande place palissadée de bambous, d'environ trois pieds de haut. Le Chef s'assied dans la partie supérieure de l'amphithéâtre, & les principales personnes de sa suite sont rangées en demi-cercle à ses côtés, ce sont les juges qui doi-

(*a*) Cook, t. II, p. 354.

(*b*) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 425.

vent applaudir au vainqueur. Quand tout eſt prêt, dix ou douze hommes, qui ſont les combattans, & qui n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture d'étoffe, entrent dans l'arêne; ils en font le tour lentement & les regards baiſſés, la main gauche ſur la poitrine : de la droite, qui eſt ouverte, ils frappent ſouvent l'avant-bras de la premiere avec tant de roideur, que le coup produit un ſon aſſez aigu; c'eſt le ſigne d'un défi général que ſe font les combattans les uns aux autres, ou qu'ils adreſſent aux ſpectateurs. Ils ſe donnent des défis particuliers, & chacun choiſit ſon adverſaire. Cette cérémonie préliminaire conſiſte à joindre le bout des doigts, & à les appuyer ſur la poitrine, en remuant en même tems les coudes en haut & en bas avec beaucoup de vîteſſe. Si l'homme à qui le lutteur s'adreſſe, accepte le défi, il répéte les mêmes ſignes; ils ſe mettent tout auſſi-tôt l'un & l'autre dans l'attitude de combattre.

battre. Une minute après, ils en viennent aux mains. Le grand point est de saisir l'adversaire par la cuisse, ou par le bras, les cheveux ou la ceinture, & de le renverser. Lorsque le combat est fini, les vieillards applaudissent au vainqueur par quelques mots que toute l'assemblée répete en chœur sur une espèce de chant, & la victoire est ordinairement célébrée par trois cris de joie, auxquels des oreilles européennes auraient de la peine à s'accoutumer. Pendant le combat, on exécute des danses & des chants. Il est à remarquer que le vainqueur ne montre à son adversaire aucun signe d'orgueil & de suffisance, & que le vaincu ne murmure point de la gloire de son rival; pendant tout le combat, on voit se soutenir la bienveillance & la bonne-humeur. Ces combats durent environ deux heures, après lesquels il y a un grand repas. Ces sortes de combats ressemblent assez, mais d'une maniere grotesque,

aux combats des Athletes de l'antiquité (a).

Armes. Les principales armes des Otahitiens ſont des maſſues, des bâtons noueux par le bout, & les pierres, qu'ils lancent avec la main ou avec la fronde. Ils ont des arcs & des fléches; celles-ci ne ſont pas pointues, mais ſeulement terminées par une pierre ronde. Leur maniere de tirer eſt ſinguliere : ils s'agenouillent, & au moment où la fléche part, ils laiſſent tomber l'arc; ils ne s'en ſervent que pour tuer des oiſeaux, & ſur-tout des tourterelles aſſez graſſes, dont ils ont une aſſez grande quantité (b).

Signes de paix. Leur maniere de déſigner la paix, eſt d'agiter une large feuille verte qu'ils tiennent en main, en pouſſant des acclamations réitérées de *Tayo-e.* La tige de plantin qu'ils jettent à ceux avec leſ-

(a) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 362.
(b) Bank & Soland. t. II, p. 160.

quels ils cherchent à lier amitié, est un symbole de paix. Ils font encore différens présens, qui consistent en diverses productions du pays (*a*).

Lorsque les Insulaires voisins veulent former une attaque contre l'Isle, chaque District d'Otahiti, sous le commandement d'un *Earée* ou Chef, est obligé de fournir son contingent de soldats pour la défense commune; & les forces réunies de l'Isle sont commandées par l'*Earée vahée* ou Roi (*b*). Guerre.

On trouve dans la vie de ces Insulaires l'uniformité du bonheur. Ils se levent avec le soleil; ils vont se laver à la riviere ou à une fontaine; ils passent le matin à travailler ou à se promener jusqu'à ce que la chaleur augmente; ils se retirent alors dans leurs habitations, ou ils se reposent à l'ombre d'un arbre. Là ils s'amusent à lisser leurs cheveux, Mœurs & Usages. Occupations.

(*a*) Cook, t. I, p. 300.

(*b*) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 522.

ou à les parfumer d'huile odorante, ou ils jouent de la flûte & chantent, ou enfin ils écoutent le ramage des oiseaux. A midi ils dînent; après leur repas, ils reprennent leurs travaux ou leurs amusemens domestiques, & l'on remarque dans cet intervalle une affection mutuelle répandue dans tous les cœurs; les voyageurs ont souvent joui de ce spectacle d'innocence & de bonheur. Les saillies gaies sans malice, les contes simples, la danse joyeuse & un souper frugal amenent le soir. On se lave une seconde fois à la riviere, & on finit ainsi la journée sans inquiétude & sans peine. Si l'on faisait un parallele de cette vie sauvage avec celle des peuples civilisés, quel contraste? Où trouverait-on la vraie jouissance? C'est ce qui reste à penser (*a*).

(*a*) Cook, t. II, p. 360.

Les Indiens croient que le repos & le néant sont le fondement de toutes choses, & la fin où elles

La fabrique des étoffes est un passe-tems agréable; & la construction des cabanes & des pirogues, ainsi que les manufactures des outils & des armes, sont des occupations amusantes, parce que les ouvriers jouissent du fruit de leurs travaux. Ils passent donc la plupart de leurs jours dans un cercle de jouissances variées & au milieu d'un pays où la nature a formé des paysages charmans, où la température de l'air est chaude, mais rafraîchie sans cesse par une brize de mer; où enfin le ciel

---

aboutissent. Ils regardent donc l'entiere inaction comme l'état le plus parfait & l'objet de leurs désirs. Ils donnent au souverain Etre le surnom d'immobile. Les Siamois croient que la félicité suprême consiste à n'être point obligé d'animer une machine, & de faire agir un corps. Dans un pays où la chaleur excessive énerve & accable, le repos est si délicieux & le mouvement si pénible, que ce systême de métaphysique paraît naturel. Malgré cela, plus les causes physiques portent les hommes au repos, plus les causes morales les en doivent éloigner. (Montesq. Esp. des Loix, t. I, p. 312.)

eſt preſque toujours ſerein (*a*).

Maiſons. Pour former l'emplacement de leurs caſes, ils ne coupent des arbres qu'autant qu'il leur en faut pour empêcher que le chaume dont elles ſont couvertes ne pourriſſe par l'eau qui dégoutterait des branches, de maniere qu'en ſortant de ſa cabane, l'Otahitien ſe trouve ſous un ombrage le plus agréable qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Ce ſont ſur-tout des bocages de fruits ſans brouſſailles, & entrecoupés de chaque côté par des ſentiers qui conduiſent d'une habitation à l'autre. Les maiſons ne ſont pas rangées en villages, mais éloignées les unes des autres d'environ cinquante verges, & environnées de petites plantations. Rien n'eſt plus délicieux que ces ombrages dans un climat ſi chaud; il eſt impoſſible de trouver de plus belles promenades. Un air pur y circule librement, & les maiſons n'ayant

(*a*) *Idem.*

point de murailles, elles reçoivent les zéphirs & les vents du côté où ils soufflent. Il y a d'autres maisons beaucoup plus grandes, qui sont bâties pour servir de retraite à tous les habitans d'un canton. Quelques-unes ont deux cents pieds de long, trente de large & vingt d'élévation : elles sont construites & entretenues aux fraix communs du District pour lequel elles sont destinées ; elles sont environnées de palissades. Les maisons n'ont point de murailles, parce que ce Peuple n'a pas besoin de lieux retirés.

Il n'a aucune idée de l'indécence. Il satisfait en public à ses besoins, à ses desirs, à ses passions sans aucun scrupule. Des hommes qui n'ont point d'idée de la pudeur par rapport aux actions, ne peuvent pas en avoir relativement aux paroles. Aussi la conversation de ces Insulaires roule-t-elle sur ce qui est la source de leurs plaisirs, & les deux sexes y parlent de tout sans Caractère.

retenue ; dans les termes les plus simples, & agissent de même. D'ailleurs la douceur de leur caractère se montre dans leurs regards & dans leurs actions. Ils donnent des marques de tendresse & d'affection en prenant les mains, en s'appuyant sur les épaules de ceux qu'ils aiment, ils les embrassent (*a*). La confiance de ce Peuple, & sa conduite cordiale & familiere se montre dans un jour le plus favorable, & l'on est convaincu, en vivant avec eux, que le ressentiment des injures & l'esprit de vengeance tourmentent peu les bons & simples Taïtiens (*b*).

(*a*) Cook, t. I, p. 302.

(*b*) Cook, t. I, p. 356.

A mesure que les hommes vivent en société, & s'unissent sous l'empire des loix & d'une police réguliere, leurs mœurs s'adoucissent ; les sentimens d'humanité naissent en eux. Les droits & les devoirs sont mieux connus. La férocité des guerres s'affaiblit ; & même au milieu des combats, les hommes se souviennent de ce qu'ils se doivent mutuellement. Le sauvage combat pour détruire, le citoyen pour conqué-

Il est doux de penser que la philantropie semble naturelle à tous les hommes, & que les idées sauvages de défiance & de haine ne sont que la suite de la dépravation des moeurs; qui ne peut exister chez un Peuple qui n'en a pas même l'idée. On puise la preuve de cette réflexion dans le fait suivant. Le Capitaine Wallis, le 18 Juin 1767, ayant eu un différent avec les Naturels d'Otahiti, il fit faire feu dessus, il en blessa & tua un assez grand nombre. Ce bon Peuple quelque tems après oubliant ce désastre, fit la paix avec le Navigateur Anglais, & lui fournit beau-

---

rir. Le premier est inaccessible à toute pitié, & n'épargne personne; le dernier a acquis une sensibilité qui adoucit ses fureurs. Il est encore beaucoup de peuples des Indes à qui ce degré de sensibilité est totalement étranger. La barbarie avec laquelle ils font la guerre est telle qu'on ne peut s'empêcher d'en conclure qu'ils sont bien imparfaitement civilisés. Cette réflexion est toute à la gloire des peuples d'Otahiti. (Hist. de l'Amer. par Robertson, t. II, p. 288.)

coup de rafraîchissemens en fruits, en volailles & en cochons (*a*).

Ils sont portés au vol.

Malgré ces qualités naturelles qu'on remarque dans le caractère des Otahitiens, l'on y observe aussi des vices dominans; celui du vol est le plus général; ils sont les plus grands voleurs & les plus déterminés de la terre. Mais il faut considérer aussi que ces Peuples, par les simples sentimens de la conscience naturelle, ont une connaissance du juste & de l'injuste, & qu'ils se condamnent eux-mêmes, lorsqu'ils font aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qui leur fût fait. Il est plus que certain qu'ils sentent la force des obligations morales; & s'ils regardaient comme indifférentes les actions qu'on leur impute, ils ne feraient pas si fort agités lorsqu'on leur démontre la fausseté de l'accusation. On doit sans doute juger de la vertu de ce Peuple par la

Réflexions à ce sujet.

(*a*) Cook, t. I, p. 298.

ſeule régle fondamentale de la morale ; & par la conformité de leur conduite à l'égard de ce qu'ils croient être juſte. Mais on ne doit pas conclure que le vol ſuppoſe dans leur caractère la même dépravation qu'on rencontrerait dans un Européen qui aurait commis ces actions. Leur tentation eſt ſi forte, à la vue des objets qu'ils croient leur être utiles, que ſi ceux qui ont plus de connaiſſances, de meilleurs principes, & de plus grands motifs de réſiſter à l'appât d'une action avantageuſe & mal-honnête, en éprouvaient une pareille, ils ſeraient regardés comme des hommes d'une probité rare, s'ils avaient le courage de la ſurmonter. Un Indien au milieu de quelques couteaux de la valeur d'un ſol, de la raſſade, & de morceaux de verre rompu, eſt dans le même état d'épreuves, que le dernier des valets à côté de pluſieurs coffres ouverts, remplis d'or & de bi-

joux (a). D'où l'on peut conclure que si les Otahitiens sont portés au vol, il n'est pas si haïssable parmi eux que parmi nous. Un Peuple qui satisfait si aisément à ses besoins, & chez lequel les hommes de tous les rangs vivent de même, ont peu de motifs de commettre des vols. Les maisons ouvertes, sans portes, sans grillages, sont des preuves bien sensibles de leur sécurité mutuelle. Nous sommes plus blâmables qu'eux, puisque nous les exposons à des tentations trop fortes en leur présentant des objets inconnus, à la vue desquels ils ne peuvent résister. Ils semblent d'ailleurs attacher peu d'importance à leurs larcins, peut-être parce qu'ils croient ne pas occasionner de grands dommages.

Repas. Dans la vie simple & toutefois naturelle que menent ces Insulaires, leurs

(a) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 344.

repas, quoique sans tables, se passent avec beaucoup de propreté ; leurs mets sont trop simples & en trop petit nombre pour qu'il y regne de l'ostentation. Ils mangent ordinairement seuls ; cependant lorsqu'un étranger les visite, ils l'admettent quelquefois à manger avec eux. L'Otahitien s'assied sous un arbre vis-à-vis de sa maison : sa nappe est une certaine quantité de feuilles ; un panier contient sa provision, & des coques de noix de cocos sont ses bouteilles, qui contiennent de l'eau salée & de l'eau douce. Les Naturels d'un rang plus élevé que le peuple, se lavent la bouche & les mains avant, après & pendant le cours du repas. Ces Peuples prennent une quantité étonnante d'alimens dans un seul repas ; ils dorment après ; il n'y a que les jeunes gens qui restent éveillés par l'activité & l'effervescence de leur âge (a). Quoique les

(a) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 457.

Naturels aiment aſſez les manieres européennes, ils ont beaucoup de difficultés à les ſuivre. Le Capitaine Fourneaux ayant fait manger un des Inſulaires avec lui; celui-ci entreprit bientôt de ſe ſervir du couteau & de la fourchette dans le repas; mais lorſqu'il avait pris un morceau avec la derniere, il ne pouvait pas parvenir à conduire cet inſtrument, il portait la main à ſa bouche, entraîné par la force de l'habitude, & le morceau qui était au bout de la fourchette, allait paſſer à côté de ſon oreille.

Nourritures. Les Otahitiens ſe nourriſſent de cochons, de volailles, de chiens & de poiſſons, de *fruits à pain*, de *bananes*, d'*ignames*, de pommes, & d'un autre fruit aigre, qui n'eſt pas bon de lui-même, mais qui donne un goût fort agréable au fruit à pain grillé avec lequel ils le mangent ſouvent. Il y a dans l'Iſle beaucoup de rats, mais les Naturels n'en mangent point. La ri-

viere fournit de très-bons mulets, mais ils ne sont ni gras, ni en grande quantité. Les Insulaires trouvent sur le récif des conques, des moules & d'autres coquillages qu'ils prennent à la marée basse, & qu'ils mangent cruds avec du fruit à pain, avant de retourner à terre (a).

Leur maniere de faire cuire la viande est assez ingénieuse. Ils produisent du feu en frottant le bout d'un morceau de bois sur le côté d'un autre; ils font ensuite un creux d'un demi-pied de profondeur & de deux ou trois verges de circonférence : ils en pavent le fond avec de gros cailloux unis; ils font du feu avec du bois sec, des feuilles & des coques de noix de cocos. Lorsque leurs pierres sont assez chaudes, ils séparent les charbons, & retirent les cendres sur les côtés; ils couvrent le foyer d'une couche de

Maniere d'apprêter les alimens.

(a) Bank & Soland. t. II, p. 150.

feuilles vertes de cocotiers, & ils y placent l'animal qu'ils veulent cuire, après l'avoir enveloppé de feuilles de plane. Si c'est un petit cochon, ils l'apprêtent ainsi sans le dépecer, ils le coupent en morceaux s'il est gros. Lorsqu'il est dans le foyer, ils le recouvrent de charbons, & ils mettent pardessus une autre couche de *fruits à pain* & d'*ignames*, également enveloppés dans des feuilles de plane; ils y répandent ensuite le reste des cendres, des pierres chaudes, & beaucoup de feuilles de cocos: ils revêtent le tout de terre, afin d'y concentrer la chaleur. Ils ouvrent le trou après un certain tems proportionné au volume de l'animal qu'il contient; alors ils en tirent la viande, qui est tendre, pleine de sucs, & beaucoup meilleure que si elle avait été apprêtée d'une autre maniere. Le jus des fruits & l'eau salée forment toutes leurs sauces. Ils n'ont d'autres couteaux que des coquilles,

avec

avec lesquelles ils découpent très-adroitement, & dont ils se servent toujours (*a*). Ils n'ont pas de vase ou de poterie qui supporte l'action du feu; ils n'ont aucune idée de l'eau chaude, ni de ses effets; & comme ils n'ont aucun vase pour la contenir & la soumettre à la chaleur ignée, ils ne conçoivent pas plus qu'on puisse échauffer l'eau, que de la rendre solide (*b*).

Leur maniere de préparer leur boisson est aussi simple que dégoûtante. La liqueur qu'ils font avec la plante *Ava-aua*, s'exprime de la racine. Plusieurs personnes mâchent ces racines jusqu'à ce qu'elles soient molles & tendres, ensuite elles les crachent dans un même plat de bois. Quand elles en ont mâché une quantité suffisante, elles y mettent plus ou moins d'eau, suivant que le jus de la racine est plus Boissons.

(*b*) Bank & Soland. t. II, p. 154.

(*b*) Robertson, Hist. de l'Amériq. t. I, p. 517.

ou moins fort. Dès que le jus est ainsi délayé, on le passe à travers une étoffe fibreuse, qui tient lieu de pressoir : la liqueur dès ce moment est potable; elle se fait au moment où on veut la boire; elle a un goût de poivre, malgré cela elle est assez insipide. Quoiqu'elle soit enivrante, elle ne produit pas souvent son effet sur les Naturels, qui en boivent avec modération & peu à la fois. Ils mâchent souvent cette racine, comme les Européens mâchent le tabac, & ils avalent leur salive. Plusieurs mangent des morceaux de cette racine (a).

Propreté. Outre l'usage des Insulaires d'Otahiti de se laver la bouche & les mains plusieurs fois dans les repas, ils se lavent encore constamment tout le corps dans une eau courante, trois fois par jour, à quelque distance qu'ils soient

---

(a) Cook, tom. I, p. 456.

de la mer ou de quelque riviere. On ne trouve fur leurs vêtemens aucunes taches ni malpropreté ; enforte que dans une affemblée nombreufe d'Otahitiens, on n'eft jamais incommodé que de la chaleur. On n'en peut pas dire de même des fociétés les plus brillantes de l'Europe (*a*).

Maniere de fe délaffer.

La maniere que les Otahitiens emploient pour fe délaffer, eft affez naturelle. Les femmes font chargées de cet emploi envers les étrangers. Elles frottent de leurs mains les bras & les jambes, & elles preffent doucement les mufcles entre leurs doigts. On ne peut pas dire fi cette opération facilite la circulation du fang, ou rend leur élafticité naturelle aux mufcles fatigués; ce qu'il y a de certain, c'eft que l'effet de ce frottement eft extrêmement falutaire. Cet ufage eft com-

(*a*) Relat. Cook, Bank & Soland. t. II. p. 477.

mun aux Chinois, & dans toutes les Indes Orientales. Ce rafinement de volupté était connu des Romains mêmes (a).

Coutumes relatives à la politesse.

On a déja traité de la civilité de ces Insulaires à l'égard des étrangers ; ils ont en outre des démonstrations qui expriment le respect qu'ils doivent aux supérieurs. C'est une marque de respect dû au Souverain du pays, que d'avoir devant lui les épaules & la tête nues ; les plus grands Seigneurs ne sont pas exceptés de cet usage. Les Taïtiens portent ordinairement les cheveux courts, & les porter longs est un privilége accordé aux Princesses du Sang Royal. Leur rang ne les dispense cependant pas d'avoir les épaules découvertes en présence du Roi, cérémonie qui procure aux femmes les occasions

(a) Cook, t. I, p. 384.

de développer toute l'élégance de leurs formes (*a*).

On a déja dit que ces Insulaires se couchaient une heure après le crépuscule du soir. Lorsqu'il est nuit, & qu'ils sont rassemblés en famille, ils chantent des couplets de chansons; & quoiqu'ils n'aient pas besoin de feu pour se chauffer, ils se servent pourtant d'un feu artificiel entre le coucher du soleil, & le tems où ils vont se reposer (*b*). Occupations du soir.

Les Otahitiens sont toujours, ainsi que les enfans, prêts à exprimer par des larmes tous les mouvemens de l'ame dont ils sont fortement agités, & comme eux, ils paraissent les oublier dès qu'ils les ont versées (*c*); ils ont donc la sensibilité du moment. Mais il n'est pas étonnant que le chagrin de ces Peuples sans art soit passager, & qu'ils Caractère.

(*a*) Cook, t. I, p. 360.
(*b*) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 457.
(*c*) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 344.

exprimant sur-le-champ & d'une maniere forte les sentimens de leur ame. Ils n'ont jamais appris à déguiser ou à cacher ce qu'ils sentent ; & comme ils n'ont point de ces pensées habituelles qui rappellent sans cesse le passé, & anticipent l'avenir, ils sont affectés par toutes les variations du moment ; ils en prennent le caractère, & changent de dispositions toutes les fois que les circonstances changent. Ils ne suivent point de projets d'un jour à l'autre, & ne connaissent pas ces sujets continuels d'inquiétude, dont la pensée est la premiere qui s'empare de l'esprit au moment du réveil, & la derniere que l'on quitte au moment du sommeil. Cependant, si l'on admet qu'ils sont plus heureux que nous, il faut dire que l'enfant est plus heureux que l'homme, & que nous avons perdu du côté du bonheur en perfectionnant notre nature, en augmentant nos

connaiſſances, & en étendant nos vues par la civiliſation.

La population eſt nombreuſe dans un pays où les femmes ſont nubiles à neuf ou dix ans, & où elles font des enfans pendant l'eſpace de vingt années. La penſée ſe porte naturellement ſur l'heureuſe ſimplicité dans laquelle les Taïtiens paſſent leur vie ; car ce manque d'inquiétude, qui eſt le propre de la vie ſauvage, eſt la cauſe de la plus grande population (*a*). Population.

Le Capitaine Cook, dans ſon Voyage à Otahiti, rapporte un fait qui prouve que les femmes en général ne ſont pas fort réſervées ſur la libre diſpoſition de leur perſonne. Il dit qu'ayant fait monter ſur ſon Vaiſſeau quelques Naturels du pays des deux ſexes, il y eut une femme qui eut fort envie d'une paire de draps qu'elle vit ſur un lit ; Des femmes en général.

(*a*) Cook, t. I, p. 373.

ſur le refus que ſon conducteur lui en fit, elle inſiſta, & lui promit en échange quelques faveurs ; celui-ci ne les dédaigna pas : & *comme*, dit le Navigateur Anglois, *la victime approchait de l'autel de l'Hymen, le Vaiſſeau toucha ; cet évènement imprévu interrompit la ſolemnité* (a).

(a) Cook, tom. I, p. 305.

Dans la plus grande partie des Indes qu'un nombre infini d'Iſles & la ſituation du terrein ont diviſées en une infinité de petits Etats, où il n'y a que des miſérables qui pillent, & des miſérables qui ſont pillés ; ceux qu'on appelle des Grands, n'ont que de très-petits moyens ; ceux qu'on appelle des gens riches, n'ont que leur ſubſiſtance. La clôture des femmes n'y peut être aſſez exacte pour contenir la corruption de leurs mœurs qui y eſt inconcevable. C'eſt-là que l'on voit juſqu'à quel point les vices du climat laiſſés dans une grande liberté peuvent porter le déſordre. C'eſt-là que la nature a une force, & la pudeur une foibleſſe que l'on ne peut comprendre. Il ſemble que dans ces pays-là les deux ſexes perdent juſqu'à leurs propres loix. En Guinée, quand les femmes rencontrent un homme, elles le ſaiſiſſent & le menacent de le dénoncer à leur mari, s'il les mépriſe. Elles ſe gliſſent dans le lit d'un homme, elles le réveil-

Il est certain que ces Insulaires ne paraissent pas regarder la continence comme une vertu. Les Otahitiennes vendent leurs faveurs aux étrangers librement & publiquement; leurs peres & leurs freres les amenent même souvent eux-mêmes, afin de transiger sur cet article : ils connaissent cependant le prix de la beauté, & la valeur du salaire qu'on demande pour la jouissance d'une femme, est toujours proportionnelle à ses charmes. Ce n'est pas l'usage à Otahiti, que les hommes, uniquement occupés de la pêche & de la guerre, laissent au sexe le plus foible les travaux pénibles du ménage & de la culture; une douce oisiveté dans ces climats est le partage des femmes, & le soin de plaire aux hommes est leur plus sérieuse occupation (*a*).

---

lent; & s'il les refuse, elles le menacent de se laisser prendre sur le fait. (Montesq. Esp. des Loix, t. I, p. 358. Voyag. de Guinée, Part. II, p. 192.)

(*a*) Bougainv. t. II, p. 86.

Education des filles.

Dans nos climats & dans beaucoup d'autres, on retient les filles par une éducation analogue aux usages; on a soin d'écarter de leur esprit toutes les idées qui tiennent à l'amour. Il arrive précisément à Otahiti tout le contraire. Les jeunes filles dansent entr'elles, & s'y donnent des positions & des gestes extrêmement lascifs, auxquels on accoutume les enfans dès le bas-âge. Cette danse est accompagnée de chants qui expriment encore plus clairement la lubricité. Ces amusemens permis à une jeune fille, lui sont interdits dès le moment qu'elle est devenue femme; elle peut mettre en pratique & réaliser les symboles de la danse. D'après cela on ne peut pas supposer que ces Peuples estiment beaucoup la chasteté. L'infidélité conjugale, même dans la femme, n'est punie que par quelques paroles dures & par quelques coups légers (a).

(a) M. de Montesquieu rend en peu de mots rai-

La plupart des Otahitiens des deux sexes forment des sociétés bien extraordinaires, où toutes les femmes sont communes à tous les hommes. Cet arrangement met dans leurs plaisirs une variété continuelle, dont ils ont tellement besoin, que le même homme & la même femme n'habitent pas plus de deux ou trois jours ensemble. Si une des femmes de cette société devient enceinte, ce qui arrive rarement par raison physique, l'enfant est étouffé au moment de sa naissance, afin qu'il n'embarrasse pas le pere dans ses occupations journalieres, & qu'il n'inter-

Sociétés mêlées.

Cruautés à ce sujet.

---

son de ce désordre apparent. *Dans les climats du nord*, dit-il, *à peine le physique de l'amour a-t-il la force de se rendre bien sensible. Dans les climats tempérés, l'amour accompagné de mille accessoires, se rend agréable par des choses qui d'abord semblent être lui-même, & ne sont pas encore lui. Dans les climats plus chauds, on aime l'amour pour lui-même, il est la cause unique du bonheur, il est la vie.* (Montesq. Esp. des Loix, t. I, p. 308.)

rompe pas la mere dans les plaisirs de son abominable prostitution. Quelquefois la mere, par sensibilité, surmonte cette passion effrénée de la brutalité plutôt que de l'instinct ; alors on ne lui permet pas de sauver la vie de son enfant, à moins qu'elle ne trouve un homme qui l'adopte comme étant de lui ; dans ce cas, ils sont tous deux exclus de la société, & perdent pour toujours tout droit aux priviléges & aux plaisirs de l'*Arreoy*, nom qu'ils donnent à cette société infame (*a*).

Ce vice n'est pas général.

Malgré ce désordre, qui n'est pas général chez ces Insulaires, les femmes d'Otahiti, comme l'ont assuré sans fondement quelques Voyageurs, ne sont pas toutes portées à accorder les dernieres faveurs à ceux qui veulent les payer. Il est aussi difficile dans ce pays, comme dans tout autre, d'avoir

(*a*) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 457.

des familiarités avec les femmes mariées & avec celles qui ne le sont pas, si l'on en excepte toutefois les filles du peuple ; & même parmi ces dernieres, il y en a beaucoup qui sont chastes. Il est vrai qu'il y a des prostituées, comme par-tout ailleurs ; le nombre en est peut-être encore plus grand, & telles sont les femmes qui viennent à bord des Vaisseaux. Il est certain qu'en les voyant fréquenter indifféremment les femmes chastes, & les femmes du premier rang, on est d'abord porté à croire qu'elles ont toutes la même conduite, & qu'il n'y a entr'elles d'autre différence que celle du prix. Il faut avouer aussi que telle est leur nature. Une prostituée ne leur paraît pas commettre des crimes assez noirs, pour perdre l'estime & la société des compatriotes. En général, les femmes sont toutes versées dans l'art de la coquetterie, elles se permettent par ce moyen toutes sortes de libertés dans leurs pro-

pos. Il n'eſt donc pas étonnant qu'on les ait taxé de libertinage ; mais encore une fois, il n'eſt pas général (*a*).

Maladies. Il y a peu de maladies chez un Peuple dont la nourriture eſt ſi ſimple, & qui en général ne s'enivre preſque jamais (*b*). Ils ont quelquefois la colique, & ſont ſujets aux éréſypeles & à une éruption cutanée de puſtules écailleuſes qui approchent de la lépre. Ceux des Naturels qui ſont malades, vivent totalement éloignés du reſte des habi-

(*a*) Cook, t. I, p. 457.

(*b*) *L'ivrognerie*, dit M. de Monteſquieu, ſe trouve établie par toute la terre dans la proportion de la froideur & de l'humidité du climat. Paſſez de l'équateur juſqu'à notre pole, vous y verrez augmenter l'ivrognerie avec les degrés de latitude. Paſſez du même équateur au pole oppoſé, vous y trouverez l'ivrognerie aller vers le midi comme elle avait été vers le nord. Ce ſont les différens beſoins dans les différens climats qui ont formé les différentes manieres de vivre parmi les hommes. Les uns boivent parce qu'ils ont trop chaud, & les autres parce qu'ils ont trop froid. (Monteſq. Eſp. des Loix, t. I, p. 316.)

tans. Depuis que les Européens ont pénétré dans cette Isle, & qu'ils y ont porté la maladie vénérienne, on voit quelques Naturels couverts d'ulcères qui paraissent virulens ; ils les laissent à l'air & à la discrétion des mouches, sans y faire la moindre attention. Il n'y a pas de Médecins dans un pays où l'intempérance ne produit point de maladies. C'est pourquoi lorsque l'Otahitien souffre, il a recours à la superstition, & les Prêtres sont les seuls Médecins. La méthode qu'ils suivent pour opérer la guérison, consiste en prieres, en cérémonies & en signes, qu'ils répètent jusqu'à ce que le malade meure ou recouvre la santé.

Leurs connaissances en chirurgie sont assez étendues ; il n'y a presque point de Naturel, tel blessé qu'il soit, qui ne se guérisse (*a*). MM. Bank & Solander citent une occasion dans laquelle un

Connaissances chirurgicales.

(*a*) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 499.

matelot Anglois s'étant mis une écharde dans le pied, en souffrait extrêmement ; un vieil Otahitien présent à cette scène, examina le pied du matelot, il alla sur le rivage prendre un coquillage qu'il rompit avec ses dents, & au moyen de cet instrument, il ouvrit la plaie, & en arracha l'écharde dans l'espace d'une minute. Il avait apporté une espèce de gomme qu'il appliqua sur la blessure, il l'enveloppa d'un morceau d'étoffe ; & en deux jours le malade fut parfaitement guéri (*a*). Ils ont l'usage de saigner, mais ce n'est ni au bras ni au pied ; un *Taoaa*, Médecin ou Prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant sur le crâne du malade, il ouvre par ce moyen la veine qu'on nomme *Sagittale*, & lorsqu'il a coulé suffisamment de sang, il ceint la tête d'un bandeau qui assujettit l'ouver-

(*a*) Bank & Soland. t. II, p. 156.

ture : le lendemain on lave la plaie avec de l'eau (*a*).

Les Taïtiens se plaignaient, en 1773, qu'un Vaisseau Européen leur avait communiqué une maladie, qui, à ce qu'ils disaient, affectait la tête, le gosier & l'estomac, & qui enfin les faisoit mourir. Ils paraissent la redouter beaucoup ; & depuis ce tems, ils ont demandé à plusieurs Voyageurs s'ils l'avaient. Ils appellaient cette maladie *Apa-no-peppe*, comme ils appellent la maladie vénérienne *Apa-no-pretane*, maladie Anglaise, quoiqu'ils conviennent universellement que la Fregate de M. de Bougainville l'a apportée dans leur Isle. Quoi qu'il en soit, on pourrait conclure que long-tems avant l'arrivée de quelques Vaisseaux Européens, ces Insulaires avaient cette maladie, ou quelque autre qui lui ressemblait beaucoup ; car M. Cook leur a entendu parler

Suite des maladies.

(*a*) Boug. t. II, p. 111.

d'Indiens morts avant cette époque à d'une maladie qu'il a jugé être la maladie vénérienne. D'ailleurs elle n'est pas moins répandue qu'elle ne l'était en 1769, quand ce Voyageur visita ces Isles pour la premiere fois (a). Ce qu'il y a de constant, c'est qu'en 1767, cette maladie n'avait pas pénétré chez les habitans d'Otahiti. Suivant MM. Bank & Solander, aucun homme de leur Equipage n'y contracta la maladie vénérienne; comme les Anglais eurent commerce avec un grand nombre de femmes, c'est une preuve évidente que cette maladie n'était pas encore répandue dans cette Isle. *C'est à M. de Bougainville ou à moi*, dit M. Bank, *à l'Angleterre ou à la France, qu'il faut reprocher d'avoir infecté de cette peste terrible une race de Peuples heureux; mais j'ai la consolation de pouvoir disculper, sur cet article, d'une maniere évidente, &*

(a) Cook, t. I, p. 450.

ma patrie & moi. Cet aveu est établi sur des Listes & des Journaux soigneusement tenus, des malades & des morts qu'ont occasionnées différentes maladies. La copie est déposée à l'Amirauté d'Angleterre, & signée par les convalescens. On y voit qu'excepté un malade renvoyé en Angleterre sur une flûte, le dernier enregistré pour maladie vénérienne, est déclaré, par sa signature & par le rapport du Chirurgien, avoir été guéri le 27 Décembre 1766, près de six mois avant l'arrivée de ces deux Navigateurs Anglais à Otahiti, où ils débarquerent en Juin 1767, & que le premier inscrit pour la même maladie, au retour, a été mis entre les mains du Chirurgien en Février 1768, six mois après que lesdits Navigateurs eurent quitté l'Isle, d'où ils partirent en Juillet 1767. Le Capitaine Cook, dans son Voyage sur l'Endeavour, trouva cette maladie établie dans l'Isle; le Voyage de M. de Bougain-

ville a été antérieur au sien : d'après cela, il est aisé de conclure (a).

Connaissances naturelles : Sur les tems. Les Otahitiens ont une sagacité étonnante à prévoir le tems qui arrivera, ou du moins le côté d'où soufflera le vent. Ils ont plusieurs manieres de pronostiquer cet événement. Ils disent entre autres choses, que la voie lactée est toujours courbée latéralement, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, & que cette courbure est un effet de l'action que le vent exerce sur elle, de maniere que si la courbure continue pendant une nuit, le vent correspondant soufflera le lendemain. Ce principe s'oppose diamétralement aux idées que nous avons de la voie lactée, sur laquelle il est aussi impossible que les vents aient de l'influence, que sur la puissance qui la dirige. Mais il suffit de dire que quelque méthode qu'ils emploient pour prédire le tems,

---

(a) Bank & Soland. t. II, p. 162.

ou au moins le vent qui soufflera, ils se trompent rarement. Dans leurs plus grands voyages, ils se dirigent sur le soleil pendant le jour, & sur les étoiles pendant la nuit. Ils distinguent toutes les étoiles séparément par des noms; ils connaissent dans quelle partie du ciel elles paraîtront, à chacun des mois où elles sont visibles sur l'horison; ils savent aussi avec plus de précision qu'on ne le pourra croire, le tems de l'année où elles commencent à paraître & à disparaître. Ils divisent le tems par *Malama* ou par lunes: ils comptent treize de ces lunes, & recommencent ensuite par la premiere de cette révolution; ce qui démontre qu'ils ont une notion de l'année solaire. Il est impossible de connaître comment ils calculent leurs mois, de façon que treize de ces mois ont vingt-neuf jours, en y comprenant un de ces jours dans lequel la lune n'est pas visible. Ils annoncent, & ne se trompent gueres, sur

Astronomie.

Division du tems.

le tems qu'il doit faire dans chacun des mois pour lesquels ils ont des noms particuliers. Ils donnent un nom général à tous les mois pris ensemble, quoiqu'ils ne s'en servent que lorsqu'ils parlent des mystères de leur Religion. Le jour est divisé en douze parties, six pour le jour, & six pour la nuit; chaque partie est de deux heures. Ils déterminent ces divisions avec assez d'exactitude par l'élévation du soleil, lorsqu'il est au-dessus de l'horison. Il y a encore quelques Naturels plus expérimentés qui poussent plus loin leurs connaissances, en disant à la seule inspection des étoiles quelle heure il est; mais il y en a peu qui aient ces sortes de notions.

Nombres. En comptant, ils vont de un à dix, nombre des doigts des deux mains; & quoiqu'ils aient pour chaque nombre un nom différent, ils prennent ordinairement leurs doigts un par un, & passant d'une main à l'autre, jusqu'à ce

qu'ils soient parvenus au nombre qu'ils veulent exprimer. Quand ils comptent au-delà de dix, ils répétent le nom de ce nombre, ils y ajoutent le mot *plus* : dix & un de *plus*, signifie onze; dix & deux de plus, signifie douze; & ainsi de suite, c'est l'expression verbale des signes d'algèbre. S'ils arrivent à dix & dix de plus, ils ont une nouvelle dénomination pour ce nombre. Lorsqu'ils calculent dix de ces vingtaines, ils ont un mot pour exprimer deux cens. On ne sait s'ils ont d'autres termes pour l'expression de plus grands nombres; il ne paraît pas qu'ils en aient besoin : car deux cens dix fois répétés, montent à deux mille; quantité si forte pour eux, qu'elle ne se rencontre presque jamais dans leurs calculs (*a*). Ils

(*a*) Les Mexicains ont une méthode plus simple de désigner les nombres. Ils ont inventé pour cela des caractères ou signes de pure convention. La figure du cercle représente l'unité. Elle se répéte pour expri-

connaissent encore moins l'art de mesurer les distances, que celui de former des nombres. Ils n'ont qu'un terme qui répond à notre brasse : lorsqu'ils parlent de la distance d'un lieu à un autre, ils s'expriment, comme les Asiatiques, par le tems qu'il faut pour la

---

mer les petits nombres; des signes particuliers expriment les nombres plus grands, & il y en a pour désigner tous les nombres cardinaux depuis 20 jusqu'à 8000. Ils divisent l'année en 18 mois, chacun de 20 jours, qui tous ensemble font 360 jours. Ils ont observé ensuite que le soleil ne faisait pas sa révolution toute entiere dans cette période, ils ont ajouté cinq jours à l'année. Ces cinq jours intercalaires sont appellés d'un nom synonyme de surnuméraires ou perdus. Et comme ils n'appartiennent à aucun mois, pendant toute leur durée il ne se fait aucun travail, ni aucune cérémonie religieuse. Si une différence tant approchée entre l'année des Mexicains & l'année vraie, prouve que ces peuples ont porté quelqu'attention à des recherches & à des spéculations astronomiques; on peut en déduire à-peu-près le même principe à l'égard des Otahitiens relativement à leurs connaissances, d'où l'on pourrait conclure que l'origine de ces peuples n'a pas été dans un état parfait de barbarie. (Hist. de l'Amér. par Robertson, t. II, p. 286.)

parcourir. Il y a en France, vers le midi, quelques Provinces où l'on exprime par des heures la distance des lieux (*a*).

Langage.

Tous les Voyageurs prétendent que la langue de ces Insulaires est facile à apprendre. Toutes les consonnes aigres & sifflantes en sont bannies, parce que tous les mots finissent par une voyelle, ce qui les adoucit extrêmement. Il faut une oreille délicate pour distinguer les modifications nombreuses de leurs voyelles, qui donnent une grande délicatesse dans l'expression. L'*o* & l'*e* sont les articles qu'ils mettent devant la plus grande partie de leurs substantifs (*b*). La seule difficulté qui se fasse sentir, consiste dans le peu d'inflexion qu'ont les noms & les verbes. Cette langue a peu de noms qui aient plus d'un cas, & peu de verbes qui aient plus

(*a*) Relat. de Cook, Bank & Soland, t. II, p. 499.
(*b*) Cook, t. I, p. 303.

d'un tems. Malgré cela, ils joignent à leurs paroles des gestes si expressifs, qu'un étranger peu facilement comprendre ce qu'ils disent (*a*).

Musique. Ces Insulaires n'ont pas poussé à un si haut point de perfection l'art de la musique, que les autres connaissances. Ils jouent d'une flûte de *bambou* à trois trous; ils soufflent dedans avec le nez, tandis que d'autres Naturels chantent. Toute la musique vocale & instrumentale consiste en trois ou quatre notes, entre les demi-notes, & les quarts de notes; car ce ne sont ni des tons, ni des demi-tons. Ces notes, sans variété & sans ordre, produisent seulement une espèce de bourdonnement léthargique, qui ne blesse pas l'oreille par des sons discordans, mais qui ne fait aucune impression agréable sur l'esprit. Il est surprenant que le goût de la musique soit si général sur la terre, tan-

(*a*) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 499.

dis que les idées de l'harmonie sont si différentes parmi les Nations diverses. Les Otahitiens ont aussi pour instrument une espèce de tambour, sur lequel ils font agir leurs mains & leurs doigts au lieu de baguettes (a). Il est à remarquer que dans les danses, ces Insulaires observent la mesure avec autant d'exactitude & de précision que les meilleurs danseurs sur les théâtres d'Europe.

Les habitans de cette Isle, outre le commerce extraordinaire qu'ils font avec les étrangers par les échanges de cochons & de volailles, contre des clous, des plumes rouges, & des ustensiles en fer, en ont un continuel avec les Isles voisines qui sont à l'est d'Otahiti. Leur commerce consiste à changer leurs étoffes & des provisions de bouche, contre des perles fines & des soies de barbets, qui seraient fort Commerce.

(a) Cook, t. I, p. 332.

estimées dans nos climats. Il est à observer que toutes les graines d'Europe, excepté celles du melon, de moutarde & de cresson, y croissent facilement & avec abondance (a). Ce qui contribue le plus à cette espèce de commerce de ces Insulaires avec ceux des Isles voisines, c'est que l'air y étant pur, ceux-ci ne craignent pas de prendre

---

(a) Bougainv. t. III, p. 88.

Les Indiens ont leurs arts, qui sont adaptés à leur maniere de vivre. Notre luxe ne saurait être le leur, ni nos besoins être leurs besoins. Leur climat ne leur demande, ni ne leur permet presque rien de ce qui vient de nos climats. Ils vont en grande partie nuds; le peu de vêtemens qu'ils ont, le pays le leur fournit convenables. Ils n'ont donc besoin que de nos métaux, qui leur sont infiniment essentiels, sur-tout le fer, qui sont les signes de valeurs, & pour lesquels ils donnent des marchandises que leur frugalité & la nature de leur pays leur procurent en grande abondance. Ainsi de tous les tems, comme actuellement, les Voyageurs qui négocieront aux Indes y porteront des métaux, & n'en rapporteront pas. C'est à la politique à réfléchir sur le bien ou le mal de cette espèce de commerce. (Montesq. Esp. des Loix, t. I, p. 468.)

des maladies des autres Insulaires, & réciproquement. L'air en général y est si pur, que malgré la chaleur qui est quelquefois extrême, les alimens s'y conservent plus long-tems que dans des climats où il fait une chaleur également forte. On n'y trouve ni grenouilles, ni crapauds, ni serpens d'aucune espèce. Les fourmis & les mouches qui y sont en petit nombre, sont les seuls insectes incommodes. La partie sud-est de l'Isle semble être mieux cultivée & plus peuplée que les autres. Chaque jour il y arrive des bateaux chargés de différens fruits, de sorte que les étrangers qui y abordent, y trouvent des provisions en très-grande quantité, & par conséquent à plus bas prix que dans tout autre canton de l'Isle. Le flux & le reflux de la marée y sont peu considérables, & son cours est irrégulier, parce qu'elle est maîtrisée par les vents qui y soufflent ordinairement de l'est au sud-sud-est, & que ce sont le plus

ſouvent de petites briſes (*a*). Il y a, à quelque diſtance d'Otahiti, une Iſle nommée *Bolobola*, qui dans l'origine, ſuivant le rapport des Naturels, a ſervi à faire un lieu d'exil pour les criminels. Cet uſage a duré pendant quelques années ; mais le nombre des exilés s'accrut tellement par les transfuges qui vinrent s'y rendre volontairement, pour ſe ſouſtraire à la punition de leurs crimes, que les productions de cette Iſle devenant inſuffiſantes pour la ſubſiſtance des habitans, la néceſſité en a fait des pirates. Ils ſont ſouvent en guerre avec les Otahitiens, à cauſe des priſes des pirogues qu'ils font journellement (*b*).

Gouvernement.

Quoique cette cauſe ſoit réellement un manque de bonheur dans la maniere d'être des Otahitiens, l'on va voir que pluſieurs autres cauſes ſont pour ces

(*a*) Bank & Soland. t. II, p. 161.

(*b*) Bougainville, t. III, p. 100.

Peuples des motifs encore plus puissans de déplaisirs, peut-être même d'esclavage, dans la forme de leur Gouvernement, de leurs Loix, de leur Religion. En général, dans ce pays, la fertilité des campagnes assez durable, même pendant l'hiver, peut le disputer aux plus riches paysages qu'ait répandu la Nature sur les diverses parties du globe. La douceur du climat, & la bonté du sol, qui produit presque sans culture toutes sortes de végétaux nourrissans, semblent assurer la félicité des Naturels. En considérant ce qu'est le bonheur dans ce monde, il n'est pas de Nation dont le sort paraisse plus désirable que celui des Otahitiens. La population s'y accroît en proportion de la culture : car plus les moyens de subsister sont faciles, plus les besoins sont en petit nombre, delà l'aisance. On a déja dit que les plaines & les vallées étroites sont les seules parties habitées, quoique la plupart des

collines soient très-propres à la culture, & capables de nourrir un nombre infini d'hommes. Peut-être que dans la suite, si la population s'accroissait considérablement, les Naturels mettraient en culture les districts qui leur sont maintenant inutiles & superflus. La distinction trop manifeste des rangs, qui subsiste à Otahiti, n'affecte pas autant la félicité du peuple qu'on serait porté à le croire. Il y a un Souverain-Général, & différentes classes de sujets, telles que celles d'*Arée*, de *Manachouna* & de *Towtow*, qui ont quelques rapports éloignés avec le gouvernement féodal. La simplicité de leur maniere de vivre, tempère ces distinctions, & ramene l'égalité. Dans une contrée où le climat & la coutume n'exigent pas un vêtement complet; où il est aisé de cueillir à chaque pas assez de plantes pour en former une habitation décente, commode & pareille à toutes les autres; où, avec peu

peu de travail, chaque individu se procure tout ce qui est nécessaire à la vie, on ne doit pas beaucoup connaître l'ambition & l'envie. Il est vrai que les premieres familles possédent presque exclusivement quelques articles de luxe, les cochons, le poisson, la volaille & les étoffes ; mais le désir de satisfaire son appétit, peut tout au plus rendre malheureux les individus, mais non pas la Nation. La populace de quelques Etats policés est infortunée, parce que les riches ne mettent aucun frein à leurs plaisirs : mais à Otahiti, entre l'homme le plus élevé & l'homme le plus vil, il n'y a pas cette distance qui subsiste dans les Etats policés, entre un Négociant & un Laboureur. L'affection des Insulaires pour les *Earées*, qu'on remarque dans toutes les occasions, donne lieu de supposer qu'ils se regardent comme une seule famille, & qu'ils respectent leurs vieillards dans la personne de leurs

chefs, d'où l'on peut conclure que l'origine de ce Gouvernement est patriarchale ; & qu'avant que la constitution eût pris la forme actuelle, la vertu élevait seule peut-être au titre de Pere du peuple. La familiarité qui regne entre le Souverain & le sujet, offre encore des restes de la simplicité antique. Le dernier homme de la Nation parle aussi librement au Roi qu'à son égal ; il a le plaisir de le voir aussi souvent qu'il le désire. Ces entrevues deviendront plus difficiles dès que le despotisme commencera à s'établir. Le Prince pour donner des marques d'égalité, s'amuse quelquefois à faire les mêmes travaux que ses sujets ; & n'étant pas encore dépravé par les fausses idées de noblesse & de grandeur, il rame souvent sur sa pirogue, sans croire qu'il déroge à sa dignité (*a*). On ne

---

(*a*) Les Relations de la Chine parlent de la cérémonie d'ouvrir les terres que l'Empereur fait tous les ans.

ſait pas combien durera une égalité ſi heureuſe, puiſque l'indolence des Chefs eſt un acheminement à ſa deſtruction, malgré la fertilité inépuiſable du ſol. Quoique les *Towtows* chargés de la culture, ſentent à peine maintenant le poids du travail, inſenſiblement il s'appeſantira ſur eux; car le nombre des chefs & des riches doit s'augmenter en beaucoup plus grande proportion que leur propre claſſe, par la raiſon ſeule que les chefs ne font abſolument rien. Cet accroîſſement de travail produira un mauvais effet ſur leur phyſique, ils deviendront mal conformés, & leurs os

---

On a voulu exciter les peuples au travail par un acte public & ſolemnel.

Vanty, troiſieme Empereur de la troiſieme Dynaſtie, cultiva la terre de ſes propres mains, & fit travailler à la ſoie, dans ſon Palais, l'Impératrice & ſes femmes. (Hiſt. de la Chine.)

Chez les anciens Perſes, il y avait un jour de l'année où les Rois quittaient leur faſte pour manger avec les laboureurs. (Relig. des Perſes.)

s'affaibliront, de robustes qu'ils étaient. Plus exposés à l'action du soleil, leur peau se noircira; en prostituant leurs filles dès le bas-âge aux plaisirs des Grands, la race deviendra infiniment petite. Ces êtres précieux, au contraire, bien nourris & bien entretenus, conserveront tous les avantages d'une taille extraordinaire, d'une élégance supérieure de formes & de traits, & d'un teint plus blanc, en se livrant à leur appétit vorace, & en passant leur vie dans une entiere oisiveté. Enfin le peuple s'appercevra de cet esclavage & des causes qui l'ont produit, & le sentiment naturel des droits de l'homme se ranimant en lui, il doit y avoir une révolution nécessaire. Tel est le cercle naturel des choses humaines; mais rien n'annonce de sitôt un pareil changement. On ne sauraít trop répéter aux Européens, que l'introduction des besoins factices hâtera cette fatale époque. S'il en coûte le bonheur des Nations

pour connaître le caractère de quelques individus, il ferait à désirer que la mer du Sud fût restée inconnue à l'Europe & à ses inquiets habitans (*a*). Le Roi est continuellement entouré de conseils judicieux, qui ont une grande part au gouvernement. On ne sait pas au juste jusqu'où s'étend son pouvoir comme Roi, ni quelle autorité il a sur les chefs; tout paraît cependant concourir

---

(*a*) Relat. de Forster, Cook, t. I, p. 393.

La nature, dit M. de Montesquieu, *qui a donné aux Indiens en général une faiblesse qui les rend timides, leur a donné aussi une imagination si vive que tout les frappe à l'excès. Mais comment accorder cette faiblesse avec leurs actions atroces, leurs coutumes, leurs pénitences barbares? Les Indiens de quelqus cantons*, il en faut excepter ceux d'Otahiti & quelques autres, *s'y soumettent à des maux incroyables; les femmes s'y brûlent elles-mêmes, ou s'ensevelissent toutes vivantes; voilà bien de la force pour tant de faiblesse. Mais cette même délicatesse d'organes qui leur fait craindre la mort, sert aussi à leur faire redouter mille choses plus que la mort. C'est la même sensibilité qui leur fait fuir tous les périls, & les leur fait tous braver.* (Montesq. Esp. des Loix, t. I, p. 310.)

à l'état floriſſant de l'Iſle. Il eſt fâcheux qu'on connaiſſe ſi ſuperficiellement ce gouvernement; car on ne ſait pas par quelle liaiſon & par quel rapport tant de claſſes, d'ordres, de fonctions & d'emplois différens, forment un corps politique. A bien réfléchir, on peut cependant aſſigner à ce gouvernement, comme on l'a déja dit, la forme d'une adminiſtration féodale; à en juger ſur le rapport des Voyageurs & des Philoſophes, elle a de la ſtabilité, & ſa forme n'a preſque rien de vicieux. Les *Eowas* & les *Whannos* mangent toujours avec le Roi; excepté les *Towtows*, il n'y a aucun Inſulaire qui ſoit exclus de ce privilége : mais il n'eſt point queſtion de femmes; elles ne mangent jamais avec les hommes, de quelque rang qu'elles ſoient. Malgré cette eſpèce d'établiſſement monarchique, la perſonne du Roi n'a rien qui puiſſe le diſtinguer, aux yeux d'un étranger, du reſte de ſes ſujets : il eſt vêtu d'une

piece d'étoffe commune, enveloppée autour de ses reins, de maniere qu'il semble fuir toute pompe inutile; il affecte même de mettre plus de simplicité dans ses manieres, qu'aucun autre des Grands de sa Cour. En général, les Chefs de ces Isles sont plus aimés que craints par le peuple : ne peut-on pas en conclure qu'ils gouvernent avec douceur & équité ?

C'est un usage parmi les *Earées* & les autres Insulaires d'un rang distingué, de ne jamais se marier avec les *Towtows*, ou dans des classes inférieures à la leur. Ce préjugé est probablement une des grandes causes qui produisent les sociétés appellées *Earéoles*, où un grand nombre d'hommes & de femmes se réunissent en corps, & mettent en commun leurs épouses & leurs maris. Il est certain que ces sociétés empêchent infiniment l'accroissement des classes supérieures, dont elles sont uniquement Loix.

composées. Dans ces sociétés, les freres & les sœurs peuvent se conjoindre (*a*). La constitution politique de cette Isle, est la même que celle des Peuples anciens dans beaucoup de manieres. Les Chefs des Districts de Taïti, par exemple, n'ont aucun respect pour le Souverain par excellence (*b*). Ceci revient assez à ce que l'on a toujours pensé, que les hommes parvenus au même degré de civilisation, se ressemblent les uns les autres plus qu'on ne le croit, même aux deux extrêmités du monde. S'il survient des contestations entre les habitans touchant la propriété de terres, le plus fort se met en possession du terrein contesté; mais le plus faible porte ses plaintes à l'*Earée*, qui, dans les vues politiques de maintenir l'égalité entre ses sujets, manque rarement

---

(*a*) Cook, t. II, p. 369.
(*b*) Relat. de Forster, Cook, t. II, p. 356.

d'accorder au plus pauvre la terre qui était en litige (*a*). Quoique ce Peuple, qui ignore entiérement l'art d'écrire, & qui par conséquent ne peut avoir des Loix fixées par un titre permanent, ne paraiſſe pas vivre ſous une forme réguliere de gouvernement, il regne cependant parmi les Naturels une ſubordination qui reſſemble beaucoup au premier état de toutes les Nations de l'Europe, lors du Gouvernement féodal, qui accordait une liberté licentieuſe à un petit nombre d'hommes, & qui ſoumettait le reſte au plus vil eſclavage. Il y a quatre différens ordres dans la ſociété; l'*Earée rahée* ou Roi; l'*Earée* ou Baron; le *Manahounis* ou vaſſal, & le *Towtow* ou payſan. L'Iſle étant diviſée en deux péninſules, il y a dans chacune un *Earée rahée*, qui en a la ſouveraineté. Ces deux eſpèces de Rois ſont traités

(*a*) Boug. tom. III, p. 78.

avec beaucoup de respect par les Taïtiens de toutes les classes ; mais ils ne paraissent pas exercer autant d'autorité que les *Earées* en exercent dans leurs Districts. Les *Manahounis* cultivent le terrein qu'ils tiennent du Baron, & les *Towtows* font les travaux les plus pénibles ; ils cultivent la terre sous la direction des *Manahounis*, qui ne sont que des cultivateurs de nom (*a*). Ils vont chercher le bois & l'eau, ils apprêtent les alimens, & font aussi le métier de pêcheurs. En général, chacun des *Earées* a une espèce de Cour, composée des fils cadets de sa Tribu, qui ont chacun différens emplois au-

---

(*a*) La culture des terres est le plus grand travail des hommes. Plus le climat les porte à fuir ce travail, plus les loix doivent y exciter. Ainsi les loix des Indes qui donnent les terres aux Princes, & aux sujets la peine de les cultiver, ôtent aux particuliers l'esprit de propriété, augmentent les mauvais effets du climat, c'est-à-dire, la paresse naturelle & le dégoût du travail. (Montesq. Esp. des Loix, t. I, p. 312.)

près de sa personne (*a*). Il est d'usage qu'un enfant soit Souverain pendant la vie de son pere ; suivant la coutume du pays, il succède en naissant au titre & à l'autorité du pere. On choisit alors un Régent ; mais le pere du nouveau Souverain conserve ordinairement sa place, à ce titre, jusqu'à ce que son fils soit en âge de gouverner par lui-même. On s'écarte quelquefois de cet usage, lorsque le pere du nouveau Souverain a fait quelque action éclatante dans la guerre ; mais pour prévenir, par un plus grand mal, les désordres que pourrait occasionner la commune prétention des enfans à succéder à la souveraineté, il y a une politique cruelle qui les fait étouffer en naissant (*b*). Il est difficile d'appercevoir que sous un Gouvernement si imparfait & si grossier, la justice distributive soit admi-

(*a*) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 522.
(*b*) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 407.

niſtrée fort équitablement : mais il doit auſſi y avoir peu de crimes dans un pays où il eſt ſi facile de ſatisfaire ſes goûts & ſes paſſions, & où par conſéquent les intérêts des hommes ne ſont pas ſouvent oppoſés les uns aux autres (*a*).

Les Otahitiens n'ayant ni monnoie, ni ſigne fictif qui lui reſſemble, il n'y a donc dans l'Iſle aucun bien permanent dont la fraude ou la violence puiſſent s'emparer, & ſur lequel elles puiſſent exercer leur empire (*b*). On

(*a*) Le peuple des Indes eſt doux, tendre, compatiſſant ; auſſi ſes légiſlateurs ont-ils une grande confiance en lui. Ils ont établi peu de peines, & elles ſont peu ſéveres; elles ne ſont pas même rigoureuſement exécutées. Il ſemble qu'ils ont penſé que chaque citoyen devait ſe repoſer ſur le bon naturel des autres. Heureux climat qui fait naître la candeur des mœurs, & produit la douceur des loix ! (Monteſq. Eſp. des Loix, t. I, p. 323.)

(*b*) Ce qui aſſure le plus la liberté des peuples qui ne cultivent point les terres, c'eſt que la monnoie leur eſt inconnue. Les fruits de la chaſſe, de la pêche, ne

doit ajouter que par-tout où les Loix ne mettent point de restriction au commerce des femmes, il y a peu d'adultères de la part des hommes. Ces Insulaires sont voleurs; mais comme chez eux personne ne peut éprouver de grands dommages, ou tirer de grands profits du vol, il n'a pas été nécessaire de réprimer ce délit par des châtimens. Cependant le vol & l'adultère se punissent quelquefois, quand les coupables sont pris en flagrant délit : dans tous les cas d'injure ou de délit, la punition du coupable dépend de l'offensé. Comme la punition n'est auto-

---

peuvent s'assembler en assez grande quantité ni se garder assez, pour qu'un homme se trouve en état de corrompre tous les autres ; au lieu que lorsqu'on a des signes de richesses, on peut faire un amas de ces signes & les distribuer à qui l'on veut. Chez les peuples qui n'ont point de monnoie, chacun a peu de besoins, & les satisfait aisément & également. L'égalité est donc forcée, aussi leurs Chefs ne sont-ils point despotiques. (Montesq. Esp. des Loix, t. I, p. 390.)

risée par aucune Loi, & qu'il n'y a point de Magistrat chargé de la vindicte publique, le coupable échappe souvent au châtiment, à moins que l'offensé ne soit le plus fort. Cependant un Chef punit ses sujets immédiats, quand ils commettent des fautes à l'égard les uns des autres; il châtie même les Insulaires qui ne dépendent pas de lui, lorsqu'ils sont surpris coupables de quelque délit dans son propre District (*a*). Malgré cela, la distinction des rangs est si marquée à Otahiti, & la disproportion si cruelle, que les Rois & les Grands ont droit de vie & de mort sur leurs esclaves & valets; il y a même une classe de ces malheureux qu'on choisit pour servir de victimes dans les sacrifices (*b*).

Religion. Les *Moraï*, dont on a déja parlé,

(*a*) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 525.
(*b*) Bougainv. t. II, p. 108.

ſont autant des Cimetieres que des lieux de culte. L'Otahitien approche de ſon *Moraï* avec un reſpect & une dévotion incroyables. Il ne croit pas cependant que ce lieu renferme rien de ſacré, mais il y vient adorer une Divinité inviſible ; & quoiqu'il n'en attende pas de récompenſe, & qu'il n'en craigne pas de châtiment, il exprime toujours ſon adoration & ſes hommages de la maniere la plus reſpectueuſe & la plus humble. Lorſqu'il approche d'un *Moraï* pour y rendre un culte religieux, ou qu'il porte ſon offrande à l'autel, qui conſiſte en plumes rouges qu'ils nomment *Oora*, & qui croiſſant ſur la tête d'un perroquet verd, ſont employées comme des ſymboles des *Eatuas*, ou des Divinités ; dans toutes leurs cérémonies religieuſes (*a*), il ſe découvre toujours le corps

---

(*a*) Cook, t. II, p. 371.

jusqu'à la ceinture : ses regards & son attitude montrent assez que la disposition de l'ame répond à l'extérieur. Ces Peuples ne sont pas idolâtres ; ils n'adorent rien de ce qui est l'ouvrage de leurs mains, ni aucune partie visible de la création ; ils adoptent seulement certains oiseaux particuliers, auxquels ils attachent des idées superstitieuses relativement à la bonne & à la mauvaise fortune ; ils ne les tuent jamais, & ne leur font aucun mal ; cependant ils ne leur rendent aucune espèce de culte (a).

(a) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 521. Dans quelques tribus des Indes, une des plus grandes marques d'un respect superstitieux est, que ces Indiens ne connaissent point de bonheur plus grand, que celui de tenir en mourant la queue d'une vache. Comme ces peuples croient à la métempsycose, ils s'imaginent que dans cette attitude leur ame passe en direction dans le corps de cet animal, & ils ne peuvent pas lui souhaiter une demeure plus agréable. On sait l'usage qu'ils font de ses excrémens dans leurs ablutions & leurs purifications. Eussent-ils commis le plus grand crime, ils se croient sanctifiés dès qu'ils s'en sont frottés depuis les pieds jusqu'à la tête. (Hist. des Indes.)

Le

Les Otahitiens croient que l'ame ſubſiſte après la mort; ils imaginent d'ailleurs qu'elle erre autour du lieu où l'on a dépoſé le corps auquel elle était unie; qu'elle obſerve les actions des vivans, & goûte du plaiſir de voir des témoignages d'affection & de douleur. Leur religion eſt enveloppée de myſteres, & défigurée par des contradictions apparentes. Leur langage religieux eſt différent du langage ordinaire. *Un des Chefs*, dit le Capitaine Cook, *nous demanda très-ſérieuſement ſi nous avions un Dieu eatua dans notre pays, & ſi nous le priions. Quand nous lui dîmes que nous reconnaiſſions une Divinité inviſible qui a créé toutes choſes, & que nous lui adreſſions nos prieres, il fut fort content; il fit des réflexions ſur nos réponſes, & il ſemblait nous avouer que les idées de ſes compatriotes correſpondaient aux nôtres en ce points* (a).

(a) Cook, t. I, p. 345.

Tout sert à nous convaincre que l'idée simple & juste d'un Dieu a été connue des hommes dans tous les âges & dans tous les pays ; & que ces systêmes embrouillés & absurdes d'idolâtrie, qui déshonorent l'histoire de presque toutes les Nations, ont été inventés par des imposteurs. L'amour de la domination ou le goût du plaisir & de l'indolence inspirerent toujours aux Prêtres païens l'idée d'asservir l'esprit des peuples en éveillant la superstition.

Idées relatives à la Religion.

Les Otahitiens imaginent que tout ce qui existe dans l'univers provient originairement de l'union de deux êtres. Ils donnent à la Divinité suprême un de ces deux premiers êtres, le nom de *Taroataihétoomoo* ; ils appellent *Tepapa* l'autre qu'ils croient avoir été un rocher ; ils ont engendré concurremment & par conjonction les 13 mois & les jours. Ils supposent que les Dieux, qui sont le soleil & la lune, ont engendré une certaine quantité d'étoiles, & qu'elles se

sont multipliées d'elles-mêmes. Ils ont le même syſtême par rapport aux planetes (*a*). Ils ſuppoſent que les éclipſes doivent être le tems de la copulation. Ils ſont dans la perſuaſion que la plus grande partie de la terre eſt placée à une grande diſtance à l'orient de leur Iſle, qui a été détachée du continent, tandis que la Divinité le traînait vers la mer, avant de s'être décidé ſur la forme & l'aſpect qu'il devait lui faire prendre (*b*). Ils croient auſſi qu'il y a une race inférieure de Dieux qu'ils nomment *eatuas*; ils leur attribuent la formation du premier homme; ils étaient mâles & femelles, car ils prétendent encore que ce premier homme entraîné par l'inſtinct univerſel à propager ſon eſpèce, n'ayant pas d'autre femelle que ſa mere, en eut une fille, & que s'uniſſant avec cette fille ils donnerent naiſ-

(*a*) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 514.
(*b*) Boug. tom. III, p. 77.

ſance à pluſieurs enfans qui ſe multiplierent pour peupler le monde. *Mawwe*, qui eſt le Dieu des tremblemens de terre, eſt le ſujet de leur offrande dans leurs repas, au commencement deſquels ils mettent à l'écart quelques morceaux de mets préparés. *Tano* eſt le Dieu auquel ils adreſſent le plus ſouvent leurs prieres, parce que c'eſt celui qui prend une plus grande part aux affaires des humains. Ces peuples en admettant que l'ame eſt immortelle, admettent en même tems deux états de différens degrés de bonheur. Ils imaginent que les Chefs & les principaux perſonnages de l'Iſle entreront dans le premier rang, & les Naturels d'une qualité inférieure dans le ſecond : car ils ne penſent pas que leurs actions ici-bas puiſſent avoir la moindre influence ſur l'état futur, ni même qu'ils ſoient connus de leurs Dieux en aucune maniere (*a*). Ils pen-

(*a*) Cook, Bank & Soland. t. II. p. 514.

sent que l'Etre suprême est trop élevé au-dessus des mortels pour être affecté des actions qu'ils peuvent exercer sur la terre (a). Si leur religion n'influe pas sur leurs mœurs, elle est au moins désintéressée, & le bien & le mal qu'ils font, proviennent ou de l'instinct, ou de leur faiblesse. Par-tout où le penchant de l'homme à reconnaître, à adorer une Puissance supérieure, prend une direction modérée, & se porte à admirer & à contempler l'ordre & la bienfaisance qui existent réellement dans la nature, l'esprit de superstition est doux. Lorsqu'au contraire des êtres imaginaires, ouvrages de la crainte & de l'indolence des hommes, sont supposés conduire l'univers, & deviennent l'objet du culte religieux, la superstition prend des formes plus bisarres & plus atroces.

(a) Boug. t. III, p. 76.

Des Prêtres.

Le caractère des Prêtres est héréditaire dans les maisons ; il appartient aux cadets de famille, & cet état est répandu dans tous les ordres des familles. Ils sont presque autant respectés que les Rois mêmes. Toute leur science consiste à savoir les noms des différens Dieux & leurs principaux rangs, & à les invoquer. Ils ont aussi plus de lumieres sur la Navigation & sur l'Astronomie que le reste du peuple, & le nom de *Tahowa* qu'on leur donne, ne signifie autre chose qu'un homme éclairé (*a*).

Sacrifices.

La Religion de ces Insulaires admet aussi des sacrifices humains. Des hommes criminels accusés de certains crimes, sont condamnés à être sacrifiés aux Dieux, s'ils n'ont pas de quoi se racheter. Cela suppose qu'en certaines occasions, ils jugent ces sortes de sa-

(*a*) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 514.

crifices nécessaires, & qu'ils prennent sur-tout pour victimes les hommes qui dévoués à la mort par les Loix du pays, sont pauvres & de la classe inférieure du peuple. Des Voyageurs ont su par les Naturels mêmes, qu'ils sacrifiaient des hommes à l'Etre suprême. Les victimes dépendent le plus souvent du caprice du Grand-Prêtre, qui dans les Assemblées solemnelles se retire seul au fond de la maison de Dieu, & y passe quelque tems : en sortant, il annonce au peuple qu'il a vu le grand Dieu, & conversé avec lui, car ce Pontife jouit seul de ce privilége ; & que Dieu demande un sacrifice humain ; qu'après avoir réfléchi sur le choix de sa victime, il désire telle personne présente, contre laquelle le Prêtre vindicatif a vraisemblablement quelque grief. On tue sur-le-champ cet infortuné, & il périt ainsi victime du ressentiment du Grand-Prêtre, qui, sans doute au besoin, a assez d'adresse

pour persuader que le mort était un méchant (*a*).

Mariages. Le mariage chez ces Peuples n'est qu'une convention entre l'homme & la femme, dont les Prêtres ne se mêlent point; il est cependant un engagement pour la vie. Dès qu'il est contracté, ils en observent les conditions; mais si les parties se séparent d'un commun accord, dans ce cas, le divorce se fait avec aussi peu d'appareil que le mariage (*b*).

(*a*) Cook, t. I, p. 455.

Les préjugés de la superstition, lorsqu'elle est jointe encore à la haine & à l'idée de vengeance, sont supérieurs à tous les autres préjugés, & ses raisons à toutes les autres raisons. (Montesq. Esp. des Loix, t. I, p. 391.)

(*b*) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 520.

Il y a cette différence entre le divorce & la répudiation, que le divorce se fait par un consentement mutuel à l'occasion d'une incompatibilité mutuelle, au lieu que la répudiation se fait par la volonté & pour l'avantage

La coutume du pays n'accorde au Souverain qu'une seule femme ; mais elle lui laisse la liberté de se choisir un certain nombre de concubines (a).

Quoiqu'il n'y ait pas de taxe fixée par les Prêtres à la conduite nuptiale, ils se sont cependant appropriés des cérémonies dont ils retirent des avantages considérables, telles que celles provenant de l'usage de se piquer la peau, ainsi que l'opération de fendre la partie supérieure du prépuce, pour empêcher qu'il ne recouvre le gland. Cette opération n'est pas tout-à-fait la même que la circoncision, qui est une amputation circulaire qui n'est pas d'usage chez ces Peuples. Comme les Prêtres peuvent seuls faire ces opérations, & que c'est le plus grand

Opérations à ce sujet.

d'une des parties, indépendamment de la volonté & de l'avantage de l'autre. (Montesq. Esp. des Loix, t. I, p. 362.)

(a) Boug. t. III, p. 74.

déshonneur de n'en pas porter les marques, ces cérémonies peuvent être considérées comme très-lucratives aux Prêtres, en proportion des facultés & du rang des parties (a).

Cérémonie relative au mariage.

Il est d'usage dans l'Isle d'*Otahiti*, que les premiers momens destinés au mariage soient employés publiquement. En conséquence les nouveaux époux sacrifient à Vénus devant une nombreuse assemblée, sans paraître attacher aucune idée d'indécence à leur action ; ils ne s'y livrent au contraire que pour se conformer à l'usage. Parmi les spectateurs, il y a plusieurs femmes distinguées ; & celle qui préside à la cérémonie, donne à la victime des instructions sur les épreuves multipliées qu'elle doit subir. En général, quoique les filles qui passent par ces épreuves soient jeunes, elles

(a) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 521.

ne paraissent pas toutefois avoir besoin de conseil (a). Cette cérémonie singuliere peut servir dans l'examen d'une question qui a été long-tems discutée par les Philosophes : La honte qui accompagne certaines actions que tout le monde regarde comme innocentes en elles-mêmes, est-elle imprimée dans le cœur de l'homme par la nature, ou provient-elle de l'habitude & de l'usage ? Si la honte n'a d'autre origine que la coutume des Nations, il ne sera peut-être pas facile de remonter à la source de cette coutume, quelque générale qu'elle soit : si cette honte est une suite de l'instinct naturel, il ne sera pas plus facile de découvrir comment elle est anéantie ou sans force parmi ces Peuples, chez qui on n'en trouve pas la moindre trace. Cependant en con-

(a) Relat. de Cook, Bank & Soland. t. II, p. 374.

ſidérant l'homme ſauvage dans ſes actions & dans ſes habitudes, on apperçoit que la honte ne doit pas exiſter dans l'état de pure nature, parce qu'il ne peut y avoir de honte où l'on n'admet point de crime : elle n'eſt donc pas imprimée dans le cœur de l'homme par la nature, mais par l'influence des Loix, qui ſont encore relatives à des raiſons de climat. Dans les régions glacées, où les habitans ſont perpétuellement couverts par tout le corps, de paraître nud comme les ſauvages Indiens, ſerait regardé non-ſeulement comme un acte extrême, mais encore comme un acte indécent. Il y a des pays civiliſés où les femmes montrent leur buſte en entier ; dans d'autres, elles le cachent précieuſement. C'eſt un crime énorme à une femme Chinoiſe que de montrer ſon pied ; en Europe, les femmes emploient l'art pour faire paraître leurs pieds dans

toute l'élégance de leurs formes. D'après cela, on peut conclure que la honte n'eſt que relative; qu'elle n'eſt pas dans la nature de l'homme, puiſqu'il lui faut des Loix pour lui faire connaître & réprimer les excès, qui ſont les principes de cette honte.

Tels ſont dans les mœurs & le gouvernement des Otahitiens, les traits les plus frappans qui peuvent le faire regarder non comme un Peuple très-civiliſé, mais comme un Peuple dont le caractère & les inſtitutions diffèrent infiniment peu du caractère & des inſtitutions des autres Nations les plus civiliſées des Indes.

FIN.

